ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

ANNÉE 1950 N° 11

UN COLOMBIN MIGRATEUR
LA PALOMBE

LA CHASSE DANS LE SUD-OUEST

THÈSE

POUR LE DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLOME D'ÉTAT)

Présentée et soutenue publiquement en Février 1950

devant la

Faculté Mixte de Médecine et de Pharmacie de Toulouse

PAR

CHARLES DARTIGUES

né le 11 Juin 1924 à Meilhan (Landes)

JURY
- Président : M. GRIMOUD, Professeur à la Faculté de Médecine.
- Assesseurs :
  - M. PONS, Directeur de l'Ecole Vétérinaire.
  - M. DARRASPEN, Professeur à l'Ecole Vétérinaire.

TOULOUSE

IMPRIMERIE NAN-MESTRES

21, Rue d'Embarthe, 21

—

1950

DARTIGUES (Charles)

Un Colombin Migrateur : La PALOMBE.
La Chasse dans le Sud-Ouest.
Toulouse. Imp. Nan-Mestres. Toulouse.
Thèse Vétérinaire. N° 11 (112 pages).
Année 1950.

DARTIGUES (Charles)

Un Colombin Migrateur : La PALOMBE.
La Chasse dans le Sud-Ouest.
Toulouse. Imp. Nan-Mestres. Toulouse.
Thèse Vétérinaire. N° 11 (112 pages).
Année 1950.

DARTIGUES (Charles)

Un Colombin Migrateur : La PALOMBE.
La Chasse dans le Sud-Ouest.
Toulouse. Imp. Nan-Mestres. Toulouse.
Thèse Vétérinaire. N° 11 (112 pages).
Année 1950.

DARTIGUES (Charles)

Un Colombin Migrateur : La PALOMBE.
La Chasse dans le Sud-Ouest.
Toulouse. Imp. Nan-Mestres. Toulouse.
Thèse Vétérinaire. N° 11 (112 pages).
Année 1950.

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

ANNÉE 1950 N° 11

UN COLOMBIN MIGRATEUR
LA PALOMBE

LA CHASSE DANS LE SUD-OUEST

THÈSE

POUR LE DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLOME D'ÉTAT)

Présentée et soutenue publiquement en Février 1950

devant la

Faculté Mixte de Médecine et de Pharmacie de Toulouse

PAR

CHARLES DARTIGUES

né le 11 Juin 1924 à Meilhan (Landes)

JURY
- Président : M. GRIMOUD, Professeur à la Faculté de Médecine.
- Assesseurs : M. PONS, Directeur de l'Ecole Vétérinaire.
- Assesseurs : M. DARRASPEN, Professeur à l'Ecole Vétérinaire.

TOULOUSE

IMPRIMERIE NAN-MESTRES

21, Rue d'Embarthe, 21

—

1950

MINISTERE DE L'AGRICULTURE

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE TOULOUSE

PERSONNEL ENSEIGNANT

Directeurs honoraires	MM. CUILLÉ. MARTIN.
Professeur honoraire	LECLAINCHE.
Directeur	PONS.

PROFESSEURS

Chimie et Pharmacie	GODFRAIN.
Anatomie	FLORENTIN.
Physiologie	BRUNAUD.
Anatomie Pathologique. — Inspection des viandes	LOMBARD.
Parasitologie	BRIZARD.
Médecine	DARRASPEN
Chirurgie	LASSERRE.
Pathologie du Bétail	BERTHELON.
Maladies Microbiennes	SAURAT.
Zootechnie	PONS.

AGRÉGÉS

Anatomie	BENOIT.
Médecine	FLORIO.
Chirurgie	PUGET.
Zootechnie	LADRAT.

CHEFS DE TRAVAUX

Pathologie du Bétail	TOURNUT.
Maladies Microbiennes	LAUTIÉ.

ASSISTANT

Physiologie	LABOUCHE.

COURS COMPLÉMENTAIRE

Pisciculture et maladies des Poissons	SECONDAT.

La Faculté et l'Ecole déclarent n'être pas responsables des opinions émises par les candidats (délibération de la Faculté, en date du 10 mai 1891, et du Conseil de l'Ecole, en date du 13 juin 1924).

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

A MON PERE, A MA MERE

Humble témoignage de ma profonde reconnaissance pour les sacrifices qu'ils se sont imposés pour moi.

A MES FRERES

A TOUS LES MIENS

A MES AMIS

A Monsieur le Professeur GRIMOUD,

Professeur à la Faculté de Médecine de Toulouse

Qui nous a fait le grand honneur d'accepter la présidence du jury de notre thèse. Hommages respectueux.

A Monsieur le Professeur PONS

Directeur de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse

Chevalier de la Légion d'Honneur

Qui accueillit avec bienveillance le sujet de notre thèse.

A Monsieur le Professeur DARRASPEN

Professeur de Pathologie Médicale à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse

Chevalier de la Légion d'Honneur

Maître éminent, il fut aussi pour nous un père et un ami.

Qu'il veuille bien trouver ici le très respectueux hommage de notre profonde gratitude.

A TOUS NOS MAITRES
DE L'ECOLE DE TOULOUSE

INTRODUCTION

Ecrire une thèse de doctorat vétérinaire sur la palombe, pourra sembler une entreprise d'un intérêt scientifique douteux. A la vérité, la partie purement médicale du sujet est plutôt restreinte, ceci en raison du peu de connaissances rassemblées, jusqu'à ce jour, sur la pathologie des animaux sauvages, quels qu'ils soient.

L'étude de la palombe présente, par contre, un intérêt certain, du point de vue zootechnique. Baptisée à tort et à travers, ramier, bizet ou tout simplement pigeon, elle est très mal connue dans la majeure partie du pays où on la confond avec les colombins, d'espèces voisines. Dans le Sud-Ouest, par contre, entre la Garonne et les Pyrénées, on n'ignore rien de ce bel oiseau, dont la chasse passionne, non seulement les adeptes, mais les populations tout entières.

Enfant de ce beau pays gascon, que chanta de PESQUIDOUX, et né d'une famille de chasseurs, nous *avons connu, tout jeune, l'atmosphère enfiévrée des passages de palombes, le calme anxieux et presque religieux des palombières en alerte et, bien vite, nous avons été frappé de cette maladie étrange, connue dans le Sud-Ouest, sous le nom de « palombite ».*

Un sujet, aussi passionnant, devait tout naturellement nous inspirer, et ceci d'autant mieux, qu'il a été peu écrit sur la palombe. Certes, un chasseur bazadais, Tristan AUDEBERT *II, lui a consacré, au début du siècle, un fort bel ouvrage, certainement le plus complet sur ce sujet.*

Joseph de PESQUIDOUX, Jean de WITT, *nous ont laissé sur l'oiseau et sa chasse des pages délicieuses.* OBERTHUR, *enfin, a donné de la palombe une description très fidèle et pleine de poésie.*

Mais, à côté, que d'erreurs, pour ne pas dire de sottises ! et même, dans des revues de chasse, se prétendant spécialisées.

En nous attachant à parfaire une mise au point qui s'imposait, nous avons pensé à tous nos amis chasseurs du pays de Gascogne, heureux si notre humble travail leur suggère des idées nouvelles, génératrices de tableaux fructueux ; heureux, surtout, si, au long des soirées d'hiver, passées au coin du feu, il leur fait oublier un instant les soucis d'une époque troublée et les ramène, au fil d'une pensée vagabonde, vers des automnes ensoleillés, riches de souvenirs entassés à l'ombre d'une palombière.

CHAPITRE PREMIER

LA PALOMBE

ASPECTS ET CARACTÈRES ETHNOLOGIQUES :

La palombe, qui appartient à l'ordre des colombins, n'est qu'un pigeon sauvage. Son nom scientifique est Columba Palumbus, appellation admise, de préférence, à celle de Palumbus Torquatus, que lui ont donné certains naturalistes. Le véritable terme courant est palombe ; c'est l'appellation scientifique traduite, en français, et qui est la seule à ne pas prêter à confusion. C'est également la seule admise dans les départements du Sud-Ouest, où la chasse de ce migrateur est pratiquée en grand.

Avant de décrire la palombe, il convient de bien la différencier d'une espèce voisine avec laquelle on la confond trop souvent. Cette confusion est dûe au terme de ramier, que certains appliquent à la palombe. Or, si l'on veut s'en tenir à cette appellation, il est nécessaire de bien préciser qu'il existe deux sortes de ramiers :

— Le grand ramier, qui n'est autre que Columba palumbus, c'est-à-dire la palombe.

— Le petit ramier ou colombin : Columba Œnas ou Columba Palumbœna, du naturaliste L. Bonaparte, encore appelée petite palombe.

Dans le Sud-Ouest, le grand ramier n'est connu que sous le nom de palombe. Quant au colombin, on l'appelle tout simplement ramier : c'est le « rouquet » des gascons.

Les deux espèces sont d'ailleurs très différentes par la taille et par la couleur : La palombe est de la taille d'un beau pigeon domestique, tandis que le ramier est à peine plus gros qu'une tourterelle. La première a un collier blanc très apparent, et ses rémiges primaires sont bordées de blanc, de même que le moignon des ailes. Le ramier n'a pas la moindre marque blanche. La palombe a un plumage aux teintes plus vives, où le rose et le mauve du poitrail se marient au bleu ardoisé de la tête et du dos. La couleur du ramier est d'un gris bleu-foncé et uniforme.

Il est navrant de lire la quantité de descriptions fantaisistes que l'on a écrites sur la palombe ; c'est à croire que certains auteurs n'ont jamais vu cet oiseau.

La description la plus fidèle, à notre connaissance, et aussi la plus complète, est celle d'Oberthur, dans son remarquable ouvrage : « Gibiers de notre pays ». Nous n'en changerons pas un mot, en hommage, à cet ami de la nature et de ses hôtes.

« C'est la palombe des Landais et des chasseurs du Sud-Ouest ; on la qualifie de Roussote quand elle est encore dans son premier plumage, plus

brun et plus terne, lors du premier passage d'octobre. Le ramier est un oiseau d'aspect extrêmement vigoureux, au vol rapide et soutenu, aux pennes rigides actionnées par des muscles puissants ; le thorax est une véritable carène, sur laquelle s'incèrent des pectoraux qui font plus de la moitié du poids de l'animal et lui permettent de porter, sans effort et à grande distance, un jabot contenant jusqu'à 200 grammes de grains ou de glands. Ce jabot est tellement rebondi que lorsque le pigeon, revenant du gavage, est abattu d'un coup de fusil, il éclate en arrivant au sol.

« Bien qu'il soit bâti en force, le ramier est très élégant dans ses lignes, avec son dos large et plat, sa queue longue et carrée, son cou long et flexible, ses pattes carminées, ainsi que son bec que termine une pointe jaune. Les yeux, grands et très vifs, ont l'iris d'or clair ; la tête, au front renflé, est d'un gris-bleu délicat ; le même gris se trouve sur le croupion et sur la queue, que termine une barre noire. Sur les scapulaires, le gris devient plus ardoisé, alors qu'au ventre il blanchit, prenant sur les flancs une teinte rosée qui se confond insensiblement avec la couleur lilas et pourpre du jabot ; le fouet et une partie de l'aile sont d'un blanc pur ; une tache de même couleur en forme de croissant marque chaque côté du cou, entourée d'une zone de plumes comme des écailles métalliques vertes et carminées qui s'estompent dans les reflets violets du jabot.

« La femelle, un peu plus fine que le mâle, est presque aussi colorée, mais son fouet est moins bombé ; quant aux jeunes oiseaux, le collier est à

peine marqué et le gris du plumage est comme rouillé ».

A cette description parfaite, nous ajouterons quelques petits détails. La queue contient douze plumes de la même couleur que les plumes du corps, sauf les extrémités qui sont d'un noir mat ; les pattes, de couleur rose, ont quatre doigts, munis d'une griffe, trois en avant, un en arrière ; les yeux, généralement jaunes, sont quelquefois gris ; la couleur du bec varie ; sur certains sujets, elle est jaune au bout et devient ensuite rouge jusqu'aux narines, chez d'autres, elle est entièrement d'un blanc-jaunâtre, depuis le bout jusqu'aux narines. C'est ce qui fait que les chasseurs appellent les premières « becs rouges » et les secondes « becs blancs » ; les narines, d'un rose tendre sont légèrement renflées et saupoudrées d'une légère couche de farine adhérente (T. Audebert).

La différenciation des sexes est souvent difficile ; le mâle paraît cependant avoir la couleur plus brillante, plus bise à la tête, au cou et au poitrail. On peut les distinguer également au roucoulement, car ils roucoulent tous les deux, le mâle d'une manière plus accentuée : couh, couh, roucouh, ou bien couh, couh, coucoucoucoucou, et la femelle d'une manière plus douce et plus plaintive : couh, couhoucou, coucouh ; couh, couhoucou, coucouh, couh (T. Audebert).

L'âge des palombes est difficile à apprécier. Tout au plus, peut-on différencier une palombe adulte d'un jeune. Les premières sont beaucoup plus grosses, ont des couleurs plus vives et surtout ont un collier.

Les jeunes n'ont que peu ou pas de collier et certaines plumes des ailes sont bordées d'un liseré marron. Quant aux nouveaux-nés, leur plumage est terne et recouvert d'une sorte de duvet.

HABITAT — NOURRITURE :

Le véritable habitat de la palombe est le Nord de l'Europe. Elle peuple les grands massifs forestiers où elle demeure pendant tout le temps de la reproduction et où elle élève ses petits. A signaler que ceux-ci sont les derniers à quitter le lieu de naissance pour la grande aventure de la migration.

Parmi les pays les plus riches en palombes, il faut citer : l'Allemagne, la Russie, la Suède, la Norvège. Certaines contrées de la France, telle la Normandie, en retiennent un certain nombre. Nous reviendrons sur ce sujet dans le chapitre ayant trait aux migrations et passages.

Le gland du chêne ordinaire, le gland du chêne-liège et la faîne du hêtre sont les fruits que la palombe choisit principalement pour sa nourriture. Elle les cueille soit sur l'arbre pendant l'automne, soit à la surface du sol, sous les feuilles sèches, pendant l'hiver.

En dehors des glands et des faînes, que, du reste, elle ne peut se procurer qu'à de certaines années, la palombe se nourrit de toutes espèces de graines, sauvages ou autres, qu'elle peut trouver dans les champs : froment, seigle, sarrazin, chanvre, orge, garaube, pois secs, etc... Faute de graines, elle s'attaque aux herbes tendres, dont elle

broute les extrémités, aux feuilles de choux, de navets, de trèfle incarnat, etc...

NIDIFICATION :

Il faudrait un oùvrage entier pour décrire les amours de la palombe. Jamais le proverbe « S'aimer comme deux pigeons » ne s'est mieux appliqué qu'à cet oiseau. La monogamie est d'usage ; le ménage est même tendrement uni. Au moment des nids, le mâle chante toute la journée, mais il se livre aussi au voisinage de sa compagne, à des vols particulièrement gracieux, entrecoupés de loopings et de planés suivis de redressements qu'il ne fait qu'à cette époque.

Les palombes sont loin d'être des artistes comme bâtisseuses de nids ; quelques bûchettes posées sur une enfourchure à peine matelassée, recevront deux œufs blancs, à la mince coquille. L'enchevêtrement des matériaux est tellement sommaire, qu'on voit le jour et que souvent les œufs passent au travers du nid.

La palombe pond deux œufs blancs, qu'elle couve pendant dix-sept jours, tout comme le pigeon domestique ; le mâle vient la suppléer sur le nid, lorsqu'elle s'absente pour aller prendre sa nourriture.

Tous les mois, la même opération se renouvelle jusqu'aux derniers jours de Septembre, mais le nid est refait chaque fois.

La palombe nourrit ses petits de la même façon que la pigeonne ses pigeonneaux, c'est-à-dire qu'elle dépose dans leur bec la nourriture qu'elle

s'est procurée et qu'elle a, au préalable, partiellement digérée.

Les nouveaux-nés sont affreux dans leur nudité, mais au bout de vingt-cinq jours environ, lorsqu'ils sortent du nid, leur corps est complètement emplumé.

Agée d'un mois et demi, la jeune palombe mène déjà sa vie à son gré. Elle cherche seule sa nourriture et est capable d'entreprendre les plus lointains voyages, mais il lui faudra deux bons mois pour avoir l'élégance de plumage de ses parents.

Contrairement à l'opinion de certains auteurs, les palombes ne reproduisent pas pendant la migration, c'est-à-dire du 1er octobre au 1er avril. La meilleure preuve en est que, si l'on voit beaucoup de jeunes palombes à la fin du passage d'automne, on ne voit que des palombes adultes au printemps, lors du passage de retour.

Y a-t-il plusieurs variétés de palombes :

C'est une question très débattue. Il est exact que certaines palombes ne sont pas comme les autres. Audebert parle de palombes au bec rouge, de petit et de moyen format, et de « becs blancs », de grosseur supérieure. Enfin, au terme du passage d'automne, apparaît une très petite palombe que l'on appelle « Rougette » ou « Roussote » à cause de son poitrail aux reflets rouge-brique. A notre avis, il faut voir dans ces variations morphologiques une influence du milieu, ce qui s'expli-

querait par l'étendue immense de l'habitat de la palombe. Il y a même, à l'instar des bécasses, des palombes albinos dont le plumage est presque entièrement blanc. Jusqu'à ce jour, nous n'en avons vu qu'une seule.

CHAPITRE II

MIGRATIONS — PASSAGES

I. — Le grand problème de la migration

De tout temps, la migration des oiseaux a intrigué les chercheurs. La somme des travaux et expériences diverses accumulées depuis des siècles sur ce sujet est effarante.

Chaque jour, de nouvelles théories naissent de l'imagination des hommes, les unes séduisantes, les autres absurdes. On a voulu compliquer à plaisir ce problème déjà assez ardu, et les progrès quotidiens de la science ont suggéré des recherches nouvelles.

Après tant d'efforts, où en sommes-nous aujourd'hui ? Avouons en toute humilité que nous nageons dans l'inconnu. Certes, le baguage des oiseaux a permis d'établir avec une assez grande précision l'aire de migration de certaines espèces, de la palombe en particulier.

Mais il est un gros point du problème que la science s'est jusqu'à ce jour avérée impuissante à résoudre : le déterminisme de la migration.

C'est ce déterminisme que nous allons examiner à travers quelques théories parmi tant d'autres.

Les théories de la migration :

Il a été tellement dit et écrit sur le déterminisme des migrations, qu'une étude complète de ce problème ne saurait entrer dans le cadre de notre modeste ouvrage. Nous en retiendrons simplement les conceptions principales.

Depuis très longtemps, les naturalistes ont fait de la migration un phénomène biologique. L'oiseau quitterait les régions froides du Nord, pour des pays tempérés où la nourriture reste abondante pendant l'hiver. C'est là une explication à la fois simple et logique et qui en vaut d'autres. Il est en effet incontestable que la recherche de la subsistance est un facteur de la migration. A l'appui de cette thèse, citons quelques faits d'observations : Dans notre Sud Ouest, les années où les glands sont en abondance, beaucoup de palombes séjournent d'octobre en mars. Ce fut le cas de l'hiver 1947-48, où des vols immenses. au lieu de filer vers l'Espagne, le Portugal ou l'Afrique du Nord, peuplèrent les bois de chênes, ce qui donna lieu à des tableaux de chasse impressionnants.

On pourrait expliquer de la même façon la présence quasi-permanente de très nombreuses palombes dans certaines régions de France, telles que la Normandie, et en particulier le pays de Bray, dont les forêts et les gras pâturages offrent à l'oiseau abri et nourriture pendant l'hiver.

Nous citerons encore une observation publiée

en 1930 par le distingué ornithologiste limousin, M. D'ABADIE. Cette année-là, écrit cet auteur, la migration fût, dans le centre, tout à fait anormale. Arrivées en masses compactes, jamais observées de mémoire de chasseur, à la suite d'une violente tempête de Sud-Ouest — M. D'ABADIE chiffre leur nombre à plusieurs dizaines de milliers pour le seul point qu'il a pu observer — les pigeons (lisez les palombes) bien que décimés de toute part au crépuscule, séjournent en Haute-Vienne en nombre sensiblement égal jusqu'à la fin du mois de Novembre : une abondance inusitée de glands tombés sous les chênes les tiennent en ces lieux. Mais, du 1er au 3 décembre, journées tièdes avec grand soleil, toute la masse disparaît vers le Sud. On croit donc le passage à peu près terminé ; mais du 11 au 18, des bandes immenses reviennent à nouveau, qui disparaissent du 19 au 22. On est en droit de conclure à la fin de la saison de chasse pour le ramier, en attendant le retour : or, dès le 10 février, on constate une nouvelle apparition en nombre prodigieux, laquelle s'amplifie chaque jour, fournissant l'occasion de tableaux de chasse jamais réalisés auparavant ; le sous-bois disparaît sous une couche de fiente et de plumes abandonnées pendant la nuit par les palombes. Le stationnement de ces oiseaux dura pendant tout le mois avec déplacement des dortoirs, à la suite, sans doute, d'une fusillade trop nourrie. Du 16 février au 24 mars, les effectifs ne diminuent pas, disparaissant pour 24 ou 48 heures, mais reviennent ensuite. Puis, les 25 et 26 mars, à la suite de chaudes journées ensoleillées, toute l'armée disparaît et remonte vers le Nord-Est, ne laissant sur

les lieux que les couples qui y nichent habituellement.

Que conclure de ces notes vécues, sinon que nous ne connaissons que peu les motifs qui font agir l'oiseau ? Pourquoi cette migration, anormale quant au nombre, n'a-t-elle pas, comme de coutume, franchi les Pyrénées et s'est-elle obstinée à vivre sous nos latitudes, ce qui n'a jamais lieu en période régulière. Nourriture abondante ? Température exceptionnellement douce ? ou vents contraires ? Contentons-nous d'enregistrer sans conclure.

En somme, ces observations portées à l'appui de théories dites anciennes, se résument en peu de mots : fuite devant le froid et recherche de la subsistance. Ceci n'explique que très imparfaitement le retour des migrateurs au printemps. Ce n'est pas le froid qui, en février-mars, chasse les palombes d'Afrique du Nord, du Portugal, d'Espagne. Ce n'est pas davantage la disette, puisqu'un certain nombre de ces oiseaux sont des hôtes sédentaires de ces pays. Alors, convenons qu'il y a autre chose.

Cette autre chose, les théories modernes tentent, avec plus ou moins de bonheur, de l'expliquer.

Le Docteur CATHELIN, dans son remarquable ouvrage sur « La Migration des Oiseaux », prétend que le phénomène des migrations n'est pas un phénomène biologique, mais un phénomène d'ordre exclusivement cosmique, dépendant de causes magnétiques, électro-dynamiques et galvanotropiques. Il existerait dans l'atmosphère de

grands courants aériens de profondeur analogues aux courants marins, qui créeraient d'énormes transgressions chaudes et froides. De même que les mouvements marins de masse — qui n'ont rien de commun avec les mouvements de surface — conditionnent les migrations de certains poissons, ce sont ces grands courants aériens de profondeur qui conditionneraient les migrations des oiseaux.

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher ces théories de celles du physicien LAKHOVSKY, dont on connaît les géniales hypothèses sur l'origine de la vie. LAKHOVSKY prétend que l'oiseau se comporte comme un véritable petit appareil récepteur de T. S. F. et détecte des ondes radio-électriques émises par les êtres vivants dont il se nourrit. On a observé, d'autre part, que très souvent les pigeons voyageurs, comme toutes les bandes de migrateurs, décrivent des orbes dans l'air avant d'entreprendre un voyage à longue distance ; ce serait en quelque sorte une mise au point, un accord de résonance de leur appareil récepteur. Des expériences très précises ont été faites à Paterna, près de Valence, sous le contrôle de l'autorité militaire espagnole, puis en Allemagne, à Kreutznach, qui démontrent que dans le voisinage d'une station émettrice de T. S. F. les oiseaux perdent complètement la faculté de s'orienter ; ils décrivent indéfiniment leurs orbes, comme perdus et ne retrouvent leur chemin que dès que l'émission cesse ; tout se passe comme s'ils subissaient une induction électro-magnétique sur leurs organes directifs. Est-il possible que le corps de l'oiseau se comporte comme un détec-

teur d'ondes ? Les expériences de RADESTOCK et EXNER, sur les charges électriques que prennent les couches successives du plumage de l'oiseau par friction les unes contre les autres, semblent le prouver.

LAKHOVSKY a réussi, en s'isolant de terre et en agitant une aile de canard devant un électromètre au radium, à mesurer une charge d'électricité statique à la tension approximative de 600 volts. Cette tension augmente avec l'éloignement de la terre ; le potentiel électrique de l'atmosphère augmente d'un volt par centimètre de hauteur. Ainsi, à 1.000 mètres, la différence de potentiel avec le sol est de 100.000 volts ; il y a également le potentiel développé par le frottement des ailes contre le vent. C'est en s'élevant ou en s'abaissant dans l'atmosphère que l'oiseau conserve toujours la même tension qui lui est nécessaire que LAKHOVSKY estime devoir être approximativement de 75.000 volts. Et ceci confirme les observations de TERNIER et MASSÉ, CATHELIN et AUBERT, qui affirment avoir « vu » et « entendu » les migrateurs voler à grande hauteur avec le vent ou contre vent faible ; ou celles du Docteur QUINET, automologiste belge, qui prétend après trente années d'expérience, avoir toujours « vu » les oiseaux voler contre le vent. Tous les chasseurs de palombes du Midi savent que les plus forts passages d'automne se déclenchent par vent Sud-Ouest, donc sensiblement par vent debout.

Les uns et les autres n'ont pas tort, malgré leurs assertions contraires, car, lorsque les oiseaux volent contre le vent, ils doivent descendre pour abaisser leur tension électrique et sont ainsi

facilement visibles ; avec le vent, au contraire, ils s'élèvent et deviennent plus difficiles à voir.

De ce trop court exposé des théories modernes sur cette question passionnante, nous rapprocherons encore celles de l'ornithologiste munichois, M. A. STIMMELMAYER, qui a établi que l'oiseau subissait une véritable crise de migration causée par des excitants extérieurs. Il est parvenu par des expériences, à diminuer, sinon à supprimer complètement ce qu'il appelle « l'inquiétude de la migration », en plaçant l'oiseau dans des cages métalliques, éliminant les effets électriques et magnétiques extérieurs, effets qu'il attribue à des influences astrales et particulièrement solaires.

En somme, beaucoup de suppositions, et aucune certitude. A vouloir trop compliquer le problème, on s'est fourvoyé dans des chemins sans issue ; pour voir clair dans ce dédale, peut-être faudrait-il se borner à des explications simples.

La palombe émigre, c'est un fait ; son départ a lieu à une époque bien déterminée de l'année et très peu variable ; celle que le parisien trouve si douce et si calme dans les jardins du Luxembourg, est devenue soudain méfiante et terriblement farouche. Rien plus ne compte pour elle que le long voyage plein d'embûches vers les pays du soleil. C'est une force irrésistible qui, à chaque automne s'empare du monde ailé et lui forge comme une âme collective. Magnétisme ou instinct ? Le moment venu, on se rassemble en de grands vols ; un mystérieux conciliabule parcourt la masse frémissante : peut-être sont-ce les dernières consignes avant le grand départ ? Mais

voici qu'une agitation soudaine s'empare des oiseaux. Une, puis deux, puis dix palombes prennent leur vol pour décrire dans le ciel quelques orbes gracieuses. Est-ce un vent favorable qui a soudain effleuré leurs ailes ? Est-ce le fameux vent du Sud qui met le chasseur landais dans la fièvre ? Le soleil monte lentement et sa douce chaleur est un appel des terres lointaines. Soudain, un grand bruit : d'un seul élan le vol entier prend son essor. Quelques courbes pour prendre l'altitude favorable, et il pique droit vers le Sud. Le grand voyage est commencé.

Faits d'observation :

S'il est vrai que les nombreuses théories de la migration offrent un intérêt certain pour le chercheur, il n'en reste pas moins qu'elles sont de peu de recours pour le chasseur en quête de prévisions et d'améliorations techniques éventuelles. Qu'importe pour le « paloumayre » le déterminisme de la migration ! Il se contente d'observer et de constater, et, il faut bien le dire, n'en déplaise aux grands théoriciens : ces observations et ces constatations accumulées depuis des siècles et vérifiées chaque année, constituent une somme de documents d'un tout autre intérêt pratique qu'une quelconque théorie jaillie d'une cervelle tourmentée.

Laissons donc de côté les causes des migrations et observons. Supposons que le passage des palombes est commencé. Ce passage, qui se situe environ du 25 septembre au 10 novembre, n'est pas uniforme. Il est lui-même tronçonné en

un certain nombre de passages secondaires. Or, tous les chasseurs de palombes savent que ces passages se déclenchent à intervalles relativement constants. Nous disons bien relativement, car il ne saurait être question, ici encore, de précisions mathématiques, un décalage d'un ou deux jours pouvant intervenir et déjouer toute prévision. Quoiqu'il en soit, cette relative constance avait, depuis longtemps, éveillé la sagacité des « paloumayres ». De leurs observations, il résulte que les passages sont sous la dépendance de plusieurs facteurs, parmi lesquels la lune, les vents, la pression atmosphérique et l'état hygrométrique.

A) *Influence de la lune :*

On peut dire que dans la proportion de huit fois sur dix, un passage se déclenche à l'occasion d'une phase de la lune. Il dure le plus souvent trois jours.

Le premier jour, les vols apparaissent le matin vers huit heures, deviennent plus nombreux de dix heures à midi, cessant à peu près jusque vers trois heures et réapparaissant à cette heure là jusqu'à la nuit tombante.

Le deuxième jour, celui du changement de lune, c'est le fort du passage. Les premiers vols se montrent avec l'aube et pour ainsi dire sans interruption pendant toute la journée.

Le troisième jour, même apparition matinale, mais diminution dans le nombre vers midi et disparition à peu près complète vers trois heures. Le passage est fini, et le prochain commencera une semaine après, à la phase suivante de la lune.

Ceci n'est qu'un schéma susceptible de variations. Ainsi, il arrive quelquefois qu'un passage ne se dessine le premier jour que vers quatre heures de l'après-midi et dans ces cas il dure deux jours consécutifs pleins.

Certains chasseurs, assez peu nombreux, il faut le dire, ne tiennent aucun compte de la lune. Quant à nous, quelque peut sceptique au début, notre conviction n'a pas manqué d'être bien souvent sérieusement ébranlée devant l'évidence. Nous ne prendrons pas position en face de ce problème épineux ; mais pourquoi nierait-on, à priori, à la lune, une influence sur les migrations des oiseaux, alors que cet astre tient sous sa dépendance le flux et le reflux des marées ?

B) *Influence des vents :*

Disons bien vite que la palombe peut passer par n'importe quel vent lorsque le passage est amorcé. Ils ne sont pas tous favorables pour le chasseur, et nous en parlerons ultérieurement. Ce qu'il nous intéresse de savoir ici, c'est le rôle de certains vents dans le déclenchement d'un passage.

On a, depuis longtemps, remarqué que les vents du Sud - Sud-Est, très favorables pour les grues, le sont également pour les palombes, et très souvent un passage peut débuter à l'occasion d'un tel vent et en dehors de toute influence lunaire.

Ceci peut être l'une des explications possibles à ces passages atypiques et imprévus au sujet desquels le chasseur se « casse la tête ». Il convient d'ailleurs d'ajouter que, depuis quelques années, les passages sont de plus en plus irréguliers, ce

qui démontre, pour notre humilité, qu'une grande part de mystère demeure.

La palombe, écrivions-nous plus haut, peut passer par n'importe quel vent lorsqu'un passage est commencé. Ceci est très relatif. Ainsi, un passage débutant par vent du Sud peut très bien se poursuivre si le vent tourne à l'Est ou au Nord, mais il est très souvent ralenti ou même complètement arrêté si ce même vent passe au Nord-Ouest ou à l'Ouest. Ceci est une règle générale confirmée dans la plupart des cas, et les exceptions sont plutôt rares.

L'influence des vents sur les conditions même de la chasse a, par ailleurs, une telle importance que nous consacrerons plus loin un chapitre à cette intéressante question.

C) *Influence de la pression atmosphérique et de l'Etat hygrométrique :*

Il est curieux de constater l'extrême sensibilité de la palombe aux variations barométriques. Il suffit d'observer ces charmants oiseaux en cage pour s'en convaincre. A la moindre baisse de pression, la palombe devient capricieuse, elle s'agite, comme inquiète. AUDEBERT, dans son ouvrage : « La chasse à la palombe en Bazadais » fait à ce sujet une remarque intéressante.

« En ce qui me concerne, écrit-il, je puis dire que les palombes que je garde toute l'année sur leur perchoir, me servent de baromètre. Si je les vois dans la journée se dresser souvent sur leurs pattes et battre de l'aile, je considère que la pluie n'est pas loin. Et, chose curieuse, ce que l'une

éprouve et ressent, toutes les autres le ressentent en même temps. »

Il ne faut donc pas s'étonner que l'approche du mauvais temps précipite très souvent un passage. Dans ce cas, les vols sont nombreux et pressés. Ils ne s'arrêtent pas à la vue des appeaux et le chasseur se désespère. Par hautes pressions, au contraire, la palombe est calme, beaucoup moins pressée, et répond volontiers à l'invitation des appeaux.

Quant à l'humidité de l'atmosphère, ou état hygrométrique, son influence est assez inconstante. Nous avons vu de très beaux passages par temps orageux, mais d'autres fois, par un temps identique, nous avons vainement scruté l'horizon. Peut-être les vols passaient-ils au-dessus des cumulus, ce qui n'est pas impossible ; nous n'en voulons pour preuve que l'affirmation d'un aviateur qui nous a assuré avoir rencontré d'immenses vols de palombes au-dessus des nuages, à 2 et 3.000 mètres.

Ce qui est certain, c'est que la palombe n'aime pas les ciels bas et les brouillards. Tous les « paloumayres » du Sud-Ouest savent que lorsque les cols des Pyrénées sont bouchés par les nuages, les palombes rebroussent chemin, à la grande joie des Landais, qui profitent de l'aubaine pour réussir de beaux tableaux. Ces passages de recul — le « rebouc » en patois landais — sont fréquents par mauvais temps. Dans ces cas, les palombes passent bas et s'arrêtent facilement pour attendre des circonstances atmosphériques plus favorables.

AIRE DE MIGRATION DE LA PALOMBE :

Le véritable habitat de la palombe est, pour AUDEBERT, le Nord de l'Europe.

Les grands massifs forestiers de l'Allemagne, de la Suède, de la Norvège et de la Russie, lui donnent l'hospitalité.

Pour OBERTHUR, elle remonte au printemps, jusqu'au cercle polaire et ne dépasse pas, à l'Est, la Perse et le Turkestan. Certains prétendent qu'il y a des palombes dans les cinq parties du monde. Les forêts de l'Amérique du Nord contiennent des multitudes de pigeons sauvages, à tel point que, paraît-il, le soleil en est obscurci par moments.

S'agit-il là de palombes ? Nous n'oserions l'affirmer faute de preuves absolues.

Par contre, il est probable que l'une des régions qui en recèle le plus, est l'immense massif du Caucase et les vastes forêts qui bordent la mer Noire et la mer Caspienne. On en aperçoit des nuées !

Dans son voyage, en Mingrélie, en 1671, l'explorateur CHARDIN fut étonné de voir tant de ces oiseaux dans ce pays ; son « Journal du Voyage en Perse », rapporte : « Il y a beaucoup de pigeons sauvages qui sont fort bons et gros, comme les plus gros poulets de grain. J'en ai vu vider, à qui l'on tirait huit à dix glands tous entiers. Les Mingréliens prennent beaucoup de ces pigeons aux rets ».

A l'occasion de la migration d'automne, les

palombes, dont l'habitat est le Nord de l'Europe, gagnent le Sud. De nombreuses études, poursuivies depuis des années dans des stations d'ornithologie, ont permis de tracer avec une certaine précision, l'itinéraire suivi par ces oiseaux.

Les palombes, qui partent des points les plus éloignés, c'est-à-dire du fond de la Sibérie, traversent la Russie, l'Autriche, la Suède, la Norvège, le Danemark, l'Allemagne, prenant en route celles qui sont nées dans ces divers pays, et se dirigent vers la Belgique et la France. Celles qui atteignent la Belgique longent le littoral de l'Océan, le Golfe de Gascogne et viennent aboutir aux Basses-Pyrénées. Celles qui sont passées par le Nord et le Centre de la France, viennent, comme les précédentes, aboutir au même point. D'autres, enfin, selon des témoignages dignes de foi, atteignent le Midi de la France, traversent la Méditerranée et vont passer l'hiver en Afrique. Mais celà paraît être l'exception. Le plus grand nombre font converger leur voyage vers les Basses-Pyrénées, après avoir traversé la Belgique et la France.

En somme, l'aire de migration de la palombe peut être représentée grossièrement par un vaste éventail dont toutes les branches ouvertes, partant de la Belgique et allant jusqu'au Nord de l'Italie, viendraient se réunir en un seul point, le département des Basses-Pyrénées. On comprend dès lors que le pays basque, les Landes et le Gers où les passages atteignent leur maximum d'intensité, soient le véritable paradis des chasseurs de palombes.

Voici donc nos passagères arrivées au pied des Pyrénées. Si les brouillards n'y mettent pas obstacle, elles les traversent par des cols peu élevés pour gagner l'Espagne. Une fois dans la péninsule, beaucoup s'y installent. D'autres vont jusqu'en Portugal, où les rives du Tage paraissent leur procurer de sérieux avantages, et d'autres, enfin, continuant leur route, atteignent la ville d'Algésiras et lieux circonvoisins, traversent la mer à Gibraltar et gagnent le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et la Tripolitaine. Des témoins, habitant l'Afrique du Nord, nous ont affirmé avoir vu de nombreuses palombes dans les forêts de chênes-liège de Tunisie, ainsi que dans l'Atlas marocain et même dans des oasis de l'extrême-Sud, aux confins du Sahara.

Voici, à titre documentaire et comme complément à ce qui précède, une courte liste de captures de palombes baguées.

— M. Gaston Moura, de Lerm-et-Musset (Gironde), a capturé aux filets, le 19 octobre 1948, une palombe baguée « Museum Goteborg-Sweden, D. 326.10 ». M. Moura a relaché cette palombe le 1er novembre 1948.

— Une palombe. tuée par M. René Chazeau, au Las, par Saint-Jean-d'Illac (Gironde), le 28 octobre 1948, et baguée «Vogel-Warte, Helgoland, Germania, 428.327 ».

— Une palombe capturée par M. Curat, de Bruges (Gironde), début novembre 1948, et baguée « Riks Museum, Stockolm, U. 29.468 ».

— Enfin, une observation plus ancienne, mais

non moins probante : six palombes. baguées, au Sud de Hambourg, à 80 km. au Sûd et à 110 km. à l'Est de Héligoland, nous fournissent des données étonnantes quant à la régularité de la migration dans le sens Nord-Est, Sud-Ouest. Elles avaient reçu leurs anneaux signalétiques, du 9 mai au 24 août des années 1928, 1930, 1931. Elles furent toutes récupérées en France, de deux à neuf mois après leur annelage, à Montmarault (Allier), près de La Réole, près de Dax, près de Roquefort, à Vannes et à Pian-sur-Garonne, à des distances de 1.000 et 1.400 km. en ligne droite de leur point de départ. Quatre furent tuées, du 10 au 16 octobre, groupement de dates semblant indiquer l'apogée de leur passage en France.

Les deux autres, le 23 février et le 13 mars, mois pendant lesquels s'effectue le retour.

La Migration de Retour :

Elle commence vers la fin février, atteint son maximum entre le 10 et le 30 mars, et se termine vers le milieu du mois d'avril. Elle offre un certain intérêt, puisqu'à ce moment-là la chasse de la palombe aux filets est tolérée dans certains départements : les Landes et la Gironde en particulier. Il n'est d'ailleurs pas rare que le passage de printemps soit nettement plus fructueux que celui d'automne.

Nous dirons peu de chose de la migration de retour, puisque l'itinéraire, suivi par les palombes, est exactement le même, mais en sens inverse, que celui de la migration d'automne, avec

passages massifs dans l'Ouest Pyrénéen et déploiement en éventail vers les régions nordiques.

Il convient d'ajouter que l'action des vents est exactement l'inverse de ce qu'elle était en automne, principalement en ce qui concerne les vents du Nord et du Sud. Les vents d'Ouest sont tout aussi néfastes qu'en automne, et le vent du Sud-Ouest a la même influence favorable que celui de Nord-Est, en automne.

En somme, la palombe rejoint, au printemps, son habitat normal, où elle s'accouplera et nichera en attendant la migration de l'automne suivant.

II. — Les Passages dans le Sud-Ouest

Une tradition séculaire veut que, dans le Sud-Ouest, la chasse à la palombe commence le jour de la Saint-Michel (29 septembre), et soit clôturée la veille de la Saint-Martin (11 novembre). Il est superflu de dire que les enragés respectent rarement la coutume, certains débutant le 25 septembre pour lever leurs filets, seulement, le 20 novembre.

La migration de la palombe se situe, en effet, entre ces deux dates limites, qui sont susceptibles de variations parfois sensibles. Le carnet de bord d'une grande palombière, minutieusement tenu chaque jour, depuis 1899, mentionne des passages commençant le 25 septembre, alors que d'autres années les guetteurs ont scruté en vain l'horizon jusqu'au 15 octobre. Il se peut, également, qu'à partir du 1er novembre, le ciel soit

désespérément vide. Mais, certaines années, on a observé de gros passages après cette date ; tel fut le cas de 1948 où, aux environs du 10 novembre, se déclencha l'un des plus beaux passages de la saison, qui donna lieu à des prises souvent remarquables, en Gironde particulièrement.

Pouquoi ces variations ? Chacun se donne à lui-même une explication qui le satisfait : la brume dans le Nord pour certains, la montagne fermée pour d'autres. En réalité, c'est là encore l'un des grands mystères de la migration.

En règle générale, le passage des palombes est précédé par celui des petits ramiers ou « rouquets » pour les Landais. Le ramier passe très souvent dès le 20 septembre, en petits vols excédant rarement cinquante oiseaux. Mais, de plus en plus, depuis quelques années, le ramier et la palombe passent presque ensemble et les deux variétés sont souvent mélangées dans les vols, alors, qu'autrefois, le ramier précédait très nettement la palombe.

A quoi tient ce phénomène ? Probablement à la raréfaction du ramier, variété plus facilement décimée par les grandes pantières basques, parce que beaucoup moins importante par le nombre que la palombe.

INCIDENCES DE LA TOPOGRAPHIE SUR LES PASSAGES :

Indépendamment des vents dont l'influence est prépondérante, les palombes suivent la forêt et les vallées naturelles.

Elles suivent la forêt qui leur procure, à la fois,

abri et nourriture. A ce sujet, nous voudrions soulever un problème qui intéresse particulièrement les chasseurs des Landes et de la Gironde. On sait que, depuis une dizaine d'années, de terribles incendies qui, en ce tragique été de 1949, ont atteint leur paroxysme, ravagent les magnifiques forêts de pins de ces deux départements. Tous ceux qui, par chemin de fer ou par route, sont allés de Bordeaux à Dax, ont pu observer l'infini de ces espaces désolées. La palombe évite systématiquement ces déserts inhospitaliers et passe plus à l'Est, dans le Lot-etGaronne et le Gers. Ceci explique les résultats, souvent catastrophiques de nombreuses palombières girondines et landaises qui ont eu la malchance de se trouver placées au Sud de grandes étendues incendiées.

Il se confirme, d'ailleurs de plus en plus, qu'un deuxième facteur intervient dans cette déviation des passages : la multiplication des oiseaux de proie dans les régions incendiées, en particulier cet épervier cendré que les Landais appellent le « faouc paloumé » (Taouc Paloumé). Pour qui connaît la panique semée par ce petit rapace, dans les vols de palombes, il est facile de conclure. Voilà donc des hypothèses vraisemblables. Pour les voir totalement confirmées, il faut attendre la reconstitution, bien problématique, hélas ! du massif forestier girondin et landais, qui demandera un quart de siècle, à condition que le feu ne vienne à nouveau le dévaster.

Si la palombe suit la forêt, elle suit aussi les vallées naturelles, particulièrement le cours des rivières orientées Nord-Est, Sud-Ouest. Celà

s'explique par le fait que les cours d'eau sont souvent bordés de forêts de chênes, arbre de prédilection de la palombe qui, si elle a faim, descendra volontiers se gaver de glands, sachant l'eau toute proche pour étancher sa soif.

Vitesse du Vol de la Palombe :

Il ne peut s'agir évidemment que de la vitesse moyenne, car la vitesse du vol de la palombe varie selon la nature du temps et des vents.

Audebert l'a calculée avec précision en automne par beau temps et vent nul. A cet effet, il se transporta sur une route très droite, orientée Nord-Sud et en pente légère, le point culminant étant l'extrémité Sud. Là, se trouvait une borne kilométrique. A partir de cette borne, il mesura une distance de 1.500 mètres. A l'extrémité Nord, il plaça un homme muni d'un drapeau blanc et qui avait pour mission de lever son drapeau au moment précis où un vol de palombes passerait sur sa tête. L'auteur, muni d'un chronomètre et posté à la borne kilométrique, mesurait le temps qui s'écoulait entre l'apparition du drapeau et l'arrivée du vol au-dessus de lui. A quelques secondes près, les vols mettaient un peu moins d'une minute pour franchir la distance, ce qui nous donne une vitesse comprise entre 90 et 100 km. à l'heure.

Un autre auteur, qui suivit un vol sur 3 km., arrive sensiblement au même résultat.

Il est certain que, par vent arrière, cette vitesse doit être nettement supérieure, peut-être voisine de 150 km. à l'heure, tandis que par vent debout elle doit s'abaisser très sensiblement.

La Palombe Voyage-t-elle la nuit ? :

Question difficile à résoudre, bien que le vol de la palombe soit assez caractéristique pour une oreille avertie. A priori, il n'est pas impossible que la palombe voyage la nuit, comme le font, par exemple la grue et l'alouette.

Cependant, de nombreuses observations semblent démontrer que la palombe, bien au contraire, a pour habitude de se coucher dès la tombée du jour. Nous avons, quant à nous, assisté, un beau soir d'octobre, au coucher d'un immense vol de palombes, arrivé au crépuscule ; c'est, croyez-le, un spectacle grandiose.

Mais, diront certains, comment se fait-il qu'hier au soir, de quatre heures à la nuit, je n'ai pas vu un seul vol de palombes, alors que, ce matin, elles passaient à l'aube ? C'est là, évidemment, une objection assez embarrassante et qui tendrait à prouver que les palombes peuvent passer la nuit. Mais reste à savoir si, dans ces cas, elles voyagent d'instinct ou accidentellement. On peut toujours supposer que la palombe, oiseau craintif par excellence, a été dérangée pendant son repos nocturne, ce qui l'a obligée à reprendre son vol.

Nous dirons, qu'en ce qui nous concerne, l'occasion ne nous a jamais été donnée d'entendre effectivement passer des vols de palombes pendant la nuit ; et, s'il faut en croire le bon sens d'Auderert : « En somme, écrit-il la palombe est comme la poule : elle aime trop son « dodo » pour l'oublier, même en temps de migration ».

Combien peut-il y avoir de passages pendant une saison de chasse ? — Epoque et durée des passages :

Nous avons vu, précédemment, que la coutume veut que la majorité des chasseurs ouvrent la saison le jour de la Saint-Michel et la clôturent la veille de la Saint-Martin.

Une année ordinaire et avec un temps normal, c'est-à-dire ni absolument beau ni absolument mauvais, il y a généralement cinq passages.

Le premier, petit, se situe entre le 25 septembre et le 1er octobre ; le second, moyen, du 6 au 10 octobre ; le troisième, très fort, entre le 10 et le 20 octobre. C'est dans cet intervalle que se trouve la Saint-Luc et nul gascon n'oublie le proverbe : « Pour Saint-Luc, le grand truc » ; le quatrième, moins fort, entre le 20 et 31 octobre, et le dernier, très variable, le plus souvent faible, mais parfois très fort, entre le 1er et le 10 novembre. A partir de ce moment, les vols deviennent rares. A signaler, toutefois, le passage de la Saint-Martin, si le temps est doux et pluvieux.

Ces dates n'ont, évidemment rien d'absolu. On remarquera simplement que le nombre de passages coïncide assez exactement avec le nombre de phases de la lune, comprises entre les deux dates limites de la migration. Voici donc un argument de plus en faveur des partisans de l'influence lunaire sur les passages.

Nous avons vu, dans un chapitre précédent, que, certaines années, les palombes tardent à passer et ne se montrent, parfois, pas avant le 10 ou le

15 octobre. Ceci est rare, mais non exceptionnel, et se produit lorsque la fin de l'été et le début de l'automne bénéficient d'un très beau temps. Ces années-là, les passages sont massifs et s'effectuent par vols immenses, au grand désespoir des chasseurs qui préfèrent les vols petits mais nombreux.

Il est curieux de noter, enfin, que si le beau temps n'incite pas les palombes à partir, le mauvais temps prolongé les oblige à retarder leur grand départ. Dès lors, gare au premier rayon de soleil et au premier vent favorable.

PEUT-ON PRONOSTIQUER UN PASSAGE ? :

Voici, à la vérité, une question qui passionne tout chasseur. Disons, bien vite, qu'il est impossible à prévoir, à coup sûr, un passage plusieurs jours à l'avance, et tous, même les plus expérimentés, peuvent se tromper. Et, cependant, le chasseur à la palombe éprouve le besoin d'être soutenu par l'espoir. Si quelque chose, n'importe quoi, lui fait croire à un passage prochain, il part content à la chasse, parce qu'il espère, et si ses espoirs sont déçus, sa confiance n'en sera pas plus altérée le lendemain.

En réalité, certains facteurs favorables peuvent laisser prévoir un passage un jour à l'avance. Essayons d'y voir clair. Le premier élément dont on doit tenir compte, malgré ses défaillances, est la lune. Il faut toujours s'attendre à un passage lors du changement de la lune, ce passage durant en principe trois jours, avec un maximum le jour du changement. Ceci n'a lieu que dans des conditions atmosphériques normales. C'est, ici, qu'il

faut faire intervenir ces deux facteurs étroitement unis que sont le temps et les vents. Par vent d'Ouest, donc mauvais temps probable, le passage a de fortes chances d'être retardé d'un ou de plusieurs jours. Par tout autre vent, il peut se déclencher, avec un préjugé très favorable pour les vents de Nord-Est et de Sud.

Si, après quelques jours de mauvais temps, le vent est passé lentement de l'Ouest au Nord-Nord-Est, et si, vers quatre heures de l'après-midi, il est paru quelques jolis vols d'alouettes, soyez matinal demain, la palombe n'est pas loin.

« A la coude de l'alaouzette
« se trobe la paloumette ».

dit un proverbe gascon.

Pressez-vous, également, si dans l'air frais du matin vous avez entendu le « Tzitt » de la grive. L'alouette et la grive, écrit AUDEBERT, sont les précurseurs infaillibles de la palombe.

Nous pourrions ajouter encore qu'un passage de grues précède souvent un passage de palombes, avec, parfois cependant, avouons-le, de cruels démentis.

En somme, pas de règle absolue, et de moins en moins, semble-t-il. Ainsi, nous lisons sur un carnet de chasse : « Gros passage de palombes ; ni grives, ni alouettes », ou bien : « Gros passage de grives et d'alouettes, pas de palombes ». Il faut dire, toutefois, que le passage de palombes seules est généralement de courte durée et n'est pas « franc ».

Pauvre « paloumayre », tourmenté de « palombite » aigüe, peu importe que tes prévisions soient parfois déjouées par des impondérables ! Demain, encore, tu partiras joyeux à l'aube, l'espoir au cœur, et si la moindre petite volée de pinsons te fait dresser la tête, tu presseras le pas, persuadé qu' « elle » ne peut tarder à passer. Tu as la foi, et celà suffit à ton bonheur.

Bonne chance, paloumayre !

CHAPITRE III

LA CHASSE A LA PALOMBE DANS LE SUD-OUEST

HISTOIRE ET LITTÉRATURE :

Les naturalistes les plus en renom semblent avoir, pour ainsi dire, passé sous silence, la palombe, les modernes comme les anciens. C'est à peine si PLINE l'ancien, BUFFON, CUVIER, MILNE-EDWARDS, DARWIN, de la COLIPRIERE, BREHM, signalent l'existence de cet oiseau dont, cependant, l'Europe contient une quantité innombrable de sujets. Il est donc possible, par le peu que nous savons, de conclure que la palombe existe depuis très longtemps, sur le globe, sans préciser davantage.

Les origines de sa chasse semblent, par contre, plus précises et relativement récentes.

« Dans les archives de la ville de Casteljaloux, écrit TRISTAN AUDEBERT II, dans « La Chasse à la Palombe en Bazadais », il est mentionné que, vers le milieu du XV^me^ siècle, les jurats de cette ville votèrent un présent de quinze paires de ramiers à M. de MONTLUC (BLAISE), lieutenant général du prince de Navarre et gouverneur de Guyenne.

Etaient-ce des « Rouquets » (Bisets) ou bien des palombes ? L'histoire ne le dit pas.

Ce qui demeure acquis, c'est qu'au XVI^me^ siècle, on s'adonnait à la chasse des pigeons sauvages, rouquets ou palombes, appelés ramiers alors et encore dans beaucoup de pays. Et nous serions portés à croire que, si à cette époque les deux chasses ont été créées l'une après l'autre, on a dû commencer par celle du rouquet, très simple, pour passer ensuite à celle de la palombe, beaucoup plus compliquée et beaucoup plus ingénieuse. Autrement dit, l'une a dû donner naissance à l'autre.

... « Vers l'année 1860, écrit plus loin AUDEBERT, me trouvant, un jour, en pays Bazadais, avec l'un des descendants de ces ingénieux chasseurs, je lui posais la question suivante ; c'était un homme déjà âgé : Y a-t-il longtemps, lui demandai-je, que dans votre pays on chasse la palombe ? Ah ! Monsieur, me répondit-il, il doit y avoir bien longtemps puisque j'ai toujours entendu dire, par mon père, qui est mort vieux, que le père du père de mon grand-père était un chasseur remarquable. Voyez, maintenant, si ça va loin : et diable, ça nous mène à plus de cent ans. Et, pensai-je, en moi-même, qui sait si, en établissant l'arbre généalogique de ce brave homme, on n'arriverait pas au temps où l'illustre de MONTLUC, sus-nommé, se voyait octroyer quinze paires de rouquets ou palombes par les jurats de la bonne ville de Casteljaloux ?

« ... Tout aussi Bazadais que l'on puisse être, on est obligé de reconnaître que les Néracais sont les premiers initiateurs à l'art de chasser la pa-

lombe et que, par conséquent, Nérac, leur charmante capitale, est le véritable berceau de la chasse à la palombe.

Quoiqu'il en soit, les Bazadais, qui étaient de fanatiques amateurs du rouquet, ne voulurent pas rester en arrière de leurs voisins les Néracais. Ils étudièrent leurs procédés et, bientôt, plusieurs chasses apparurent dans le pays, principalement dans la contrée mi-landaise et mi-girondine, qui se trouve située entre Roquefort et Bazas, savoir : Sore, Luxey, Cazalis, Préchac, Uzeste, Villandrault, etc...

Parmi ces chasses, pour la plupart aujourd'hui disparues, nous pouvons citer celle du Capitaine Santeyron (d'Uzeste), qui remontait, pour le moins, à la fin du XVIII^me^ siècle ».

A ces documents intéressants, s'ajoute une étude très complète qu'a faite le très érudit architecte bibliothécaire de la ville de Bagnères-de-Bigorre, M. E. Berot.

« ... C'est en 1418, écrit-il, qu'intervint un règlement au sujet des palombières de Bagnères-de-Bigorre, entre le Baille royal, les jurats, les consuls et un certain nombre de particuliers, habitants réputés de la ville. Ce règlement est relatif aux taillis, aux pantières établis par divers chasseurs, aux palomances situées au levant de ville et à celles de la Coste-Darre, situées dans les quartiers de la Gailleste, Cot-de-Ger, Mespous et Sarramea, jusqu'au ruisseau du Lazat, qui sépare les communes de Bagnères et de Labassère.

« D'après ce règlement, chaque propriétaire de

taillis était tenu de donner une palombe sur sept de prises, mais par la suite, cette perception ne fut plus imposée qu'aux palomances du Levant, où la redevance fut réduite à une palombe sur dix de prises. En 1633, le Conseil accorda, à certaines personnes privilégiées des sapins pour faire des « trépadérés », devant servir à la chasse des ramiers ; nous disions privilégiées, parce que bien des demandes essuyèrent des refus, entre autres le comte de Ségur qui, ayant sollicité un emplacement pour établir des pantières, se vit refuser cette faveur.

« Les fermes, pour récupérer les droits sur les chasses, furent abandonnées vers 1712 ; cependant, les propriétaires de taillis continuèrent leur chasse jusqu'à la Révolution ; à Gerde, commune voisine de Bagnères, des habitants établirent des taillis dans le quartier des Humas, proche des palombières de Bagnères et pratiquèrent cette chasse jusque vers 1870.

« C'est à cet endroit, qu'en 1888, M. D. Berrut, originaire de Gerde, de retour d'Amérique, établit de nouveau des trépadérés et se livra à cette chasse, dont, tout enfant, il avait été le témoin ».

La renommée de ces premières palombières gagna bien vite les départements voisins. Les Basques, ingénieux, utilisèrent le couloir naturel du col de Sare et installèrent au fond de cette gigantesque poche, des pantières, vastes filets verticaux, dont les prises confinent au massacre.

Puis, les Landais voulurent, eux aussi, avoir leur mot à dire, et dès le début de ce siècle, les

palombières poussèrent comme des champignons dans les vastes forêts de pins comme dans les bosquets de chênes.

Aujourd'hui, le nombre de chasses est incalculable, ce qui ne laisse pas d'ailleurs d'inquiéter les amis de la palombe. Le pauvre oiseau, trahi et fusillé de tous côtés, devient de plus en plus farouche, et les chasses actuelles sont loin d'atteindre les résultats d'il y a seulement un quart de siècle. Certains en sont venus à dire que le nombre des palombes diminuait d'année en année, en raison de leur destruction systématique. Personnellement, nous ne le croyons pas et nous pensons qu'il faut attribuer cette apparente raréfaction à la multiplication des palombières. D'ailleurs, la palombe est, heureusement, prolifique ; il n'est que d'observer l'horizon, un jour de passage, et de constater le nombre fantastique de ces oiseaux qui, de l'aube au crépuscule, passent sur nos têtes, pour se persuader que la palombe est encore loin de disparaître.

Admettons que son instinct de conservation se soit développé au fil des massacres successifs. Sa chasse n'en est d'ailleurs que plus passionnante parce que plus difficile.

Un si bel oiseau, à la plastique si pure, aux mœurs encore si mystérieuses et qu'on se plaît à entourer de légendes, au caractère à la fois très doux et très fantasque, ne pouvait que tenter la lyre des poètes.

La littérature gasconne contient sur la palombe des pages délicieuses. Certes, les zoologistes et autres zootechniciens pourraient y relever

ça et là quelques petites erreurs de détail, mais oublions pour quelques instants les sévères contingences de la science et laissons-nous bercer...

Si nous citons, en premier, Joseph de Pesquidoux, c'est que, enfant de l'Armagnac, il fut le chantre du pays gascon. Qui ne connaît son « Chez nous », synthèse combien vivante et vécue de l'âme paysanne et de ses manifestations ?

De Pesquidoux, comme tout Gascon qui se respecte, a chassé la palombe. Il ne l'a pas chassée, comme bien d'autres, avec cette joie féroce de détruire, reliquat bestial qui sommeille au cœur de l'instinct de tout homme. Il l'a chassée avec son âme de poète et chez lui, le poète domine le chasseur. Le spectacle des charmants oiseaux prisonniers du filet éveille en lui une mélancolie mêlée de regrets. Ecoutons-le :

« ... Cette chasse passionne ceux qui s'y livrent. D'aucuns se lèvent la nuit pour mesurer, au plus ou moins de rayonnement des étoiles, la force des vents, pour relever leur direction ou supputer sur leur hauteur. Les palombes aiment ces vents dont parle A. de Vigny, dans sa « Mort du loup », je crois, qui

« ... Elevés bien au-dessus des terres
N'effleurent de leurs pieds que les tours solitaires ».

« Pour moi, qui ne leur fait la chasse que par intermittence, je m'émeus cependant au passage de la palombe. Je les suis en esprit sur cette terre d'Afrique, où la fille d'Hamilcar ne vit pas leur retour. Car ces colombes, soumises à des migra-

tions régulières, à qui elle faisait ses adieux du haut de la terrasse du palais de son père, c'étaient nos palombes. En les suivant, je vais à elle. SALAMBO m'a toujours séduit dans sa virginité mystérieuse, chantant au repas des mercenaires ; sous la tente de MATHO, l'écoutant parler dans le silence de son être entier ; séduit surtout pendant son apothéose, instant d'amoureuse pitié... Mais où m'entraînent ces oiseaux ?... ».

Et, plus loin :

« ... Aux environs, tout à coup, des cris partout. Ce sont des paysans qui, de leurs champs où ils labourent, signalent un vol aperçu. Ils crient : « Appeau ! Appeau ! ». Le chasseur se dresse. A l'horizon un vol arrive : trait sombre sur la courbe bleue du ciel. Le trait gonfle et s'épaissit, s'ouvre en fractions mobiles et, emportées par un essor continu, deux ou trois cent palombes apparaissent. C'est une ruée silencieuse d'oiseaux. Sous eux, comme sous un nuage, l'ombre court sur le sol, l'air battu fouette plus fort la cime du bois. Les voici ! Attention ! Les raquettes brusquement tirées, basculent. Les appeaux précipités, cherchent à reprendre l'équilibre, s'envolent et retombent, s'agitent. On entend claquer leurs ailes, bruire le feuillage frappé. Le vol étonné frémit, se déchire et s'arrête. D'un long mouvement circulaire, il rebrousse chemin, il décrit un orbe circonspect. Puis, lentement, curieusement, il revient planer sur ces arbres étrangers, hantés d'oiseaux pareils. Les appeaux sont maintenant immobiles. Une palombe, puis deux, puis vingt se posent près d'eux. Il y a des glands, il y a des faines. Le silence de toutes choses est entier. Elles man-

gent, elle font éclater les fruits sous leurs becs. Toutes descendent. Les arbres en sont couverts ; guirlandes d'agathes vivantes. Un bruit monte de la cabanne. Le chasseur a pris une palombe en réserve et la secoue. Elle se défend. C'est un brouhaha de volière. Au même moment, les appeaux de terre sortent un à un. Ils gagnent l'air et se jettent affamés sur le grain. Quel est ce régal qui les tient absorbés ? Ce n'est point tout. Venu d'un hallier prochain, un roucoulement langoureux se traîne, meurt et reprend. Les palombes atterrissent. Elles n'ont point entendu le grincement assourdi des fils de fer qui se tendent, mais seulement l'appel amoureux. Elles ignorent qu'il est sorti d'une bouche humaine. Le vol entier est là. Quelle couchée ce soir ! Serait-ce déjà la terre du soleil ? Elles ne savent plus. Un sifflement passe sur elles, le sifflement du filet qui s'abat. Terrifiées et privées de sens, elles s'applatissent sur le sol. Elles sont prises. Le voyage est fini !

« Saisies une à une et tuées, elles seront vendues demain par monceaux sanglants et froids aux halles de Bordeaux.

« Pauvres errantes ! ».

Quittons de Pesquidoux et d'Armagnac, pour voler vers Bazas, capitale des « paloumayres » girondins, et aussi berceau des poètes.

L'un d'eux, qui se donne le nom de Virgule, n'osant sans doute pas usurper celui de l'auteur des « Bucoliques », nous a laissé quelques couplets savoureux qui ne manquent pas de charme et reflètent parfaitement l'état d'esprit du

chasseur de palombes. Après nous avoir dépeint le paloumayre comme un être tourmenté par le démon de la chasse, toujours déçu, jamais désespéré et toujours insatisfait, il nous conte les distractions qui, à la palombière, meublent les journées creuses :

« ... Si la poudre se tait, la fourchette s'agitte ;
Les mets fins sont toujours de bonne digestion,
Et le bon temps passe vite ».

Sans compter les extravagantes histoires de chasse que les émules de Tartarin et du baron de Crac se racontent pour « s'épater » mutuellement.

Et le poète bazadais termine :

« ... Et malgré les échecs trop souvent répétés,
Ceux qui, précisément, maudissent cette chasse,
Même pour le fauteuil bien doux du député
Ne vous cèderaient pas la place.
Ils préfèrent pester contre le mauvais sort,
Jeter au Grand Saint-Luc les pires anathèmes
Attraper des coups d'air, des rhumes et la mort,
Mais ils chassent tout de même ».

Poète encore ce Béarnais exilé en terre Africaine et qui, voyant passer dans le ciel tunisien les belles messagères de l'automne, laisse errer ses pensées vers son pays natal...

« ... Dans mon pays gascon, lorsque octobre naissant revêt les sous-bois de la grande forêt landaise d'un rutilant tapis de pourpre et d'or, que les ondes glauques de la Garonne et de l'Adour se parent de leur manteau de brumailles légères, et que les riantes plaines verdoient ra-

dieuses dans l'air rafraîchi, sous les rayons encore ardents d'un soleil automnal, tandis qu'à l'horizon les chères Pyrénées commencent à se coiffer de la parure éclatante des premières neiges, arrivent, en vols pressés, poussés par leur instinct mystérieux les beaux oiseaux à la gorge veloutée et aux reflets d'azur pâle.

« Alors, en pays d'Albret, de Béarn, de Bigorre, et en vieille terre Euskarienne, de la Garonne verte aux Pyrénées bleues et de la mer de Biscaye aux coteaux d'Agenais, il n'est pas un fervent qui ne sent renaître en lui la vieille passion cynégétique ancestrale de la chasse à la palombe.

« Que de douces heures je lui dois à cette chasse si particulière de mon pays ! Heures insouciantes de prime jeunesse, vécues heureuses à l' « espère » dans la hutte de feuillage en plein cœur de la pignada landaise, où dans la traditionnelle palombière basque ou béarnaise, si joliment construite de fougères et de ramures, parmi les chênes altiers et les châtaigniers majestueux, l'œil au créneau du feuillage guettant les vols lointains des beaux migrateurs que le vieux « Janteou » ou le svelte « Apeteguy » savaient si bien attirer, farouches, au leurre de l'appeau, pour les livrer ensuite, en victimes certaines, aux coups de nos armes qui les guettaient, impitoyables...

« ... Je plains celui qui ne voit dans la chasse que le brutal plaisir de la capture : celui-là ne comprendra jamais, en ce siècle impie et positif, tout le charme, un peu suranné peut-être, mais si réel et si prenant, qu'il y a à errer dans le calme d'une nature toujours accueillante et fidèle et qui

offre à celui qui sait en sentir toute la douceur et comprendre tout l'accueil confiant qui en émane, des trésors infinis d'évocations d'ailleurs mystérieuses et de rappels fidèles et très doux de pays et d'êtres aimés ».

Qu'ajouter à ces belles pages, sinon que la palombe, oiseau de mystère et de légende, a toujours fait et fera encore longtemps rêver les âmes de poètes.

I. — La Chasse a l'Affut

C'est celle du chasseur moyen. C'est aussi la plus simple et la moins onéreuse. Elle peut se pratiquer toute l'année dans les régions où restent les palombes sédentaires. Mais, le plus couramment, sa saison est le passage d'automne. Son principe est fondé sur le fait, confirmé par l'observation, que certains endroits de la forêt, bouquets de chênes, de pins ou de hêtres, plaisent aux palombes plus que d'autres. Pourquoi ? Peut-être en vertu d'un sens esthétique comparable à celui qui fait aimer à l'homme tel site enchanteur et le pousse à y retourner.

Le chasseur averti connaît ces endroits de prédilection, qui varient très peu d'une année à l'autre. Il lui est, dès lors, facile de venir se poster au pied d'un arbre et d'attendre patiemment que ces « dames rodeuses » ou « bocagères » veuillent bien, après s'être repues de glands, venir somnoler dans le secret du feuillage. L'innocent oiseau ne se méfie nullement, puisque rien ne bouge. Dès lors, le tirer au poser n'est qu'un jeu d'enfant.

Le véritable chasseur n'aime pas l'affut, qu'il

considère comme une pratique déloyale d'où tout art est exclu. Ajoutons que tout chasseur à l'affut qui s'installe à proximité d'"une palombière, est un individu bien gênant, surtout s'il s'agit d'une palombière au filet.

Nous ne citerons que pour mémoire ce que le braconnier appelle chasse à la lanterne. Peu pratiquée dans le Sud-Ouest, elle consiste à repérer les endroits où les palombes passent la nuit. Ce sont généralement des taillis de jeunes chênes. La palombe choisit toujours pour dormir, les branches les plus rapprochées du sol. Le braconnier s'approche en silence et braque le faisceau d'une puissante lampe sur les malheureux oiseaux, qui, aveuglés, ne bougent pas et se laissent capturer sans difficulté.

II. — Les Palombières

a) Palombière au Fusil :

La palombière au fusil comprend deux éléments essentiels : la cabane, poste de guet, de commande et de tir, et les appelants ou appeaux ; réunissant la cabane aux appeaux, les fils qui permettent de mouvoir ceux-ci.

Avant d'entrer dans le détail de ces divers éléments, nous envisagerons le délicat problème qui se pose aux chasseurs désireux de monter une palombière : savoir le choix d'un poste.

Choix d'un Poste — Eléments d'Appréciation :

De toutes les opérations que nécessite la construction d'une palombière, c'est bien là la plus

hasardeuse. Nul initié n'ignore, en effet, que tous les postes n'ont pas la même valeur. Il est fréquent qu'un poste, magnifique à première vue, se révèle désastreux à l'usage. Que d'illusions perdues, d'enthousiasmes refroidis, de beaux rêves évaporés ! Ce n'est que par tâtonnements que le chasseur, même le plus averti, pourra « tomber » sur un endroit convenable. Certes, il est des chanceux qui, du premier coup, trouvent le poste de leurs rêves, mais en principe, il est impossible de dire à priori que tel poste fera une bonne palombière.

Il y a là, direz-vous, de quoi désespérer les plus intrépides ? Nullement, car le chasseur de palombes est tenace et, même dans les jours les plus sombres, jamais l'espoir ne les abandonne.

La difficulté du problème dans le choix d'un poste exige du chasseur la connaissance parfaite d'éléments déterminés qui lui permettent de porter une appréciation convenable sur tel ou tel endroit de la forêt, et, par là-même, de mettre toutes les chances de son côté en vue de la création d'une palombière.

Il est, en premier lieu, un fait dont tout chasseur doit se pénétrer : c'est que la palombe aime les coins tranquilles, les plus retirés de la forêt, et craint le voisinage des maisons d'habitation, du moins en période de migration. Les grands bois touffus et sauvages sont, au contraire, un asile de prédilection pour la farouche passagère, surtout si les arbres y sont hauts et feuillus. C'est là que le chasseur ira choisir son poste.

Une deuxième constatation est que la palombe

affectionne les moindres vallées où serpentent les plus minuscules ruisseaux. Celà s'explique facilement par le fait que la palombe, après une longue randonnée et surtout par temps chaud, n'hésite pas à descendre pour boire. Les cours d'eau sont donc des voies de passage, et l'on comprend que beaucoup de chasses soient installées à leur voisinage. Mais cette médaille a son revers. Il arrive, en effet, principalement par les chaudes journées du début d'octobre, que les palombes assoiffées se posent très bien, mais ne pensent qu'à boire, dédaignant le parterre de glands dont le chasseur au filet a parsemé ses « sols », pour se jetter littéralement au ruisseau. Que de fois avons-nous entendu de « paloumayres » réputés, dire cette réponse désabusée : « Il faisait trop chaud et « elles » ne pensaient qu'à boire ».

Cette remarque ne s'applique pas aux chasses au fusil, car les palombes, avant de descendre à terre, se posent toujours sur les chênes ou les pins, et c'est là tout ce que demande le chasseur au fusil.

Autre question intéressante : parmi la flore sylvestre, quelle est l'espèce qui plait le mieux à la palombe ? Dans notre Sud-Ouest, le chêne et le pin sont les seuls arbres qui attirent la belle émigrante. Quelle est la raison de ce choix ? La réponse, en ce qui concerne le chêne, est facile. Cet arbre lui offre, en effet, des fruits dont elle raffole et, qu'à l'occasion, elle avale gloutonnement. Pour ce qui est du pin, il faut invoquer autre chose que la nourriture. Est-ce la haute stature de ce bel arbre de nos forêts landaises qui l'attire ? Trouve-t-elle, à l'abri de ses augustes frondaisons, un

asile de repos après les fatigues d'un long voyage ? Quoi qu'il en soit, lorsque chênes et pins se mélangent, les palombes se posent aussi bien sur les uns que sur les autres, mais si elles ont faim, elles quitteront les pins pour les chênes. Le mélange des deux essences s'est d'ailleurs avéré comme la solution idéale pour toutes les chasses au fusil. Le pin offre pour le tir des avantages certains. Il est beaucoup moins touffu que le chêne ; les palombes s'y détachant parfaitement bien et, comme elles aiment se poser sur les branches dénudées, il n'est pas rare d'en prendre plusieurs en enfilade. Mais il est des chênes peu feuillus qui sont des arbres de pose et des champs de tir remarquables. Donc, tout est relatif dans ce domaine.

En fait, on trouve des chasses dans des bois composés uniquement de chênes ; on en trouve d'autres dans des bois où les deux essences se mélangent en proportion très variable. Enfin, il en est qui n'ont, pour tous arbres, que des pins. Ajoutons que ces dernières sont les plus fréquentes dans les dunes du littoral landais et qu'elles obtiennent parfois de très beaux résultats.

La Cabane :

C'est à la fois le poste de guet, de commande des appeaux et de tir, donc la pièce maîtresse d'une chasse. Les modèles de cabanes sont multiples et leur variété infinie. Les décrire toutes serait fastidieux. Disons simplement qu'elles peuvent se placer au sol, sur un arbre, sur quatre pylones entre deux arbres. Toutes les hauteurs sont possibles, depuis zéro jusqu'à 20 et

25 mètres. Il ne faut surtout pas croire que les postes les plus élevés sont les meilleurs. Il se trouve, en effet, que telle chasse au sol réussisse mieux qu'une tour de 20 mètres.

Le principe essentiel à ne jamais oublier lorsqu'on veut placer une cabane, est le suivant : voir venir de partout et être vu le moins possible. Donc, peu importe la hauteur du poste si la vue est bien dégagée, principalement dans le sens du passage, et si ce poste, bien camouflé, n'éveille pas l'attention du craintif oiseau.

Nous n'insisterons pas longuement sur l'aménagement intérieur de la cabane, qui est affaire de goût personnel. Nous mentionnerons simplement les points capitaux.

A tout seigneur, tout honneur : le guetteur, qui est le chef de bord, doit avoir une installation parfaite. Un petit escalier mènera à son poste, lequel surplombera légèrement le reste de la cabane dont il occupera, de préférence, un coin. Le poste de guet est surmonté, le plus souvent, d'une coupole hémicylindrique mobile d'avant en arrière au moyen d'un poids dûment équilibré et guidé par une poulie. Le guetteur, en alerte, lèvera la coupole à demi pour bien dégager sa vue. Dès qu'il apercevra un vol, il l'abaissera complètement pour éviter de se faire voir. Le meilleur camouflage de la coupole est le store vert qui permet de voir parfaitement sans éveiller la moindre attention.

A portée de sa main, le guetteur doit avoir les commandes des appeaux, qui sont à la cabane ce que le tableau de bord est à un poste de pilotage.

La disposition des commandes doit être à la fois méthodique et simple. La meilleure solution est de les grouper d'après la position des appeaux par rapport à la cabane : appeaux de devant, de derrière, de gauche, de droite, de dessus. Il est difficile de les grouper toutes sur un seul tableau, mais avec un peu d'ingéniosité, il est possible de disposer en face du guetteur toutes les commandes des appeaux de devant, des côtés et de dessus, les commandes de derrière se rejoignant sur un deuxième tableau placé dans le dos du guetteur. Beaucoup d'excellents chasseurs penseront qu'il y a d'autres solutions tout aussi acceptables. Nous ne saurions les contredire et nous nous contenterons de rappeler le principe fondamental que tous les initiés connaissent : avoir à tout instant les commandes à portée de la main.

Comment fabriquer les commandes ?

Rien de plus simple. Un petit cylindre de bois de 10 cm. de long sur 2 cm. de diamètre, constituera la poignée. Une rainure creusée à mi-longueur permettra, par un nœud coulant, de fixer la ficelle menant aux appeaux. Cette ficelle devra coulisser parfaitement sur un piton rigoureusement lisse afin d'éviter qu'elle ne casse au moment critique de la pose, ce qui est fort désagréable et souvent catastrophique. Le piton sera naturellement vissé sur le tableau, lequel sera constitué d'une planchette, ou plus simplement d'un des montants horizontaux du poste de guet. D'autres, plus minutieux, percent le tableau de trous dans lesquels ils encastrent des conduites en porcelaine ou en verre, qui facilitent le glissement des ficelles.

En ce qui concerne ces dernières, elles devront être solides sans être trop grosses. Un bon cordonnet de 2 mm. de section donne généralement entière satisfaction. Pour éviter le rétrécissement par l'humidité et l'allongement par la chaleur, les ficelles seront enduites de suif ou d'un corps gras quelconque. Disons, enfin, que certains remplacent les ficelles par du fil de fer fin.

Voici donc traité, dans l'essentiel, ce point si important du poste de guet.

Il nous faut maintenant dire quelques mots sur la cabane elle-même. Sa forme, très variable, est le plus souvent carrée ou rectangulaire. Son ossature doit être robuste afin de résister aux rigueurs du temps. La charpente sera de préférence en bois d'acacia, dont la résistance est remarquable. Une double couche de peinture verte constituera à la fois une bonne protection et un camouflage efficace.

Les parois et le toit de la cabane seront soit planchéiés, soit camouflés de feuillages. Les deux solutions ont leurs partisans : une cabane entièrement planchéiée est confortable et solide, Son seul inconvénient n'existe que si la cabane est située à une certaine hauteur. Sa massivité, malgré la peinture verte, se fond alors difficilement avec le feuillage environnant et peut éveiller l'attention des prudentes palombes. Pour être objectifs, nous ajouterons qu'il est des palombières semblables dont les résultats sont régulièrement excellents. Alors, ici encore, rien d'absolu.

Le camouflage à l'aide de feuillages est une solution élégante, qui donne libre cours à l'art et à

l'imagination du chasseur. On utilise en général les fougères, les genêts et les jeunes pins. Les premières ont une couleur qui se confond assez bien avec le feuillage du chêne, c'est donc un bon camouflage si la cabane est située sur cet arbre. Elles ont cependant un sérieux inconvénient, celui de se faner très vite. Leur couleur passe, en quelques jours, du vert au jaune vif, ce qui a pour effet de transformer la cabane en épouvantail. En principe, il faudrait renouveler ce camouflage toutes les semaines, ce qui constitue un gros travail supplémentaire. Les genêts, eux, fanent moins vite. Leur couleur est légèrement plus foncée que le feuillage des chênes, mais les palombes semblent ne pas en tenir compte. Au bout de deux semaines environ, ils virent du vert au brun noirâtre, ce qui nécessite un renouvellement partiel.

Le camouflage au moyen de jeunes pins paraît être la solution la plus satisfaisante. Il offre les mêmes avantages que le genêt et surtout il est durable ; un jeune pin reste vert toute la saison de la chasse.

Pour en terminer avec la cabane, il nous reste à parler des accessoires. Nous rangerons parmi eux, et en premier lieu, les meurtrières. Indispensables dans une palombière au fusil, elles n'offrent, pour une chasse au filet, qu'un intérêt secondaire, permettant seulement de suivre les vols au moment de la pose.

Les meurtrières seront placées à hauteur des yeux et leurs dimensions seront conçues dans un double but : bien voir sans être vu et permettre un passage facile au canon du fusil. Elles seront

naturellement orientées vers les champs de tir. Leur nombre, très variable, sera en rapport avec les dimensions de la cabane. La meurtrière peut être continue et faire le tour complet de cette même cabane. Au-dessus des meurtrières, un accoudoir fait d'une planche horizontale, facilitera la tâche des tireurs.

Le confort de la cabane pourra très facilement se compléter de lucarnes ou auvents qu'on pourra, soit relever, soit abaisser, et plus simplement de petits stores verts, qu'une ficelle guidée par poulie permettra d'enrouler ou de dérouler. Ces accessoires sont d'un gros intérêt pour ceux qui, n'étant pas au poste de guet, ont ainsi la possibilité de voir venir les vols de palombes.

Pour être complets, nous dirons que les sièges devront être à la fois peu encombrants et surtout fixes, ceci pour éviter tout bruit suspect à l'instant dramatique de la pose. Encore, dans ce but, un tapis moëlleux pourra recouvrir le plancher de la cabane. Enfin, un coin de celle-ci sera réservé aux fusils, qui seront disposés sur une rangée verticale. Si la place manque, de bonnes pointes, fixées sur les poutrelles, permettront de suspendre les armes par la bretelle.

Nous voici donc munis d'un poste confortable, solide, bien camouflé. Si la cabane est située en altitude, une bonne échelle en acacia permettra d'y accéder.

Lorsque le chêne qui supporte la cabane est trop jeune, il peut arriver qu'il ploie sous le poids du poste et de ses occupants, ce qui entraîne des

oscillations désagréables pour les chasseurs et éveille très souvent la méfiance des palombes. Il existe un moyen efficace de remédier à cet inconvénient : il consiste à immobiliser la cabane et le chêne qui la porte à l'aide de haubans. Ceux-ci seront des câbles d'acier ou, beaucoup plus simplement, un assemblage de 4 ou 5 fils de fer galvanisé tordus les uns autour des autres. Une extrémité du câble sera fixée à la base de la cabane, tandis que l'autre ira s'enrouler soit au pied d'un arbre voisin, soit à un solide pieu planté en terre. On pourra ainsi disposer 3 ou 4 câbles. En équilibrant bien les tensions de chacun, on aura un édifice parfaitement stable, défiant les vents et les surcharges.

LES APPEAUX :

Nous voici parvenus à la partie vitale d'une palombière, celle qui pose au chasseur le plus éprouvé de multiples problèmes, jamais résolus et toujours renouvelés.

Mais, à quoi servent les appeaux ?

Ils ont, dans une chasse, le rôle principal : celui d'attirer les palombes qui passent et de les inviter à descendre ; nous verrons plus loin par quelle manœuvre.

Où doit-on placer les appeaux ?

Voilà bien l'un des écueils de la chasse à la palombe. Pour le surmonter, une très grande expérience est nécessaire. Les avis sont d'ailleurs si partagés sur ce problème épineux, qu'énoncer des règles précises serait d'une ridicule prétention.

Avant de choisir l'emplacement des appeaux, il faut connaître parfaitement le bois qui abrite la chasse. Nous dirons même qu'il faut connaître chaque arbre dans un rayon déterminé, apprécier sa beauté, évaluer sa hauteur comparativement aux autres. Une fois ces données acquises, le chasseur décidera, non pas d'après des normes rigides, mais en fonction de son sens aigu de la chasse.

Un appeau, pour jouer son rôle efficacement, doit être vu parfaitement par les palombes qui le survolent, ce qui ne veut pas dire nécessairement qu'il doit être vu de tous les côtés à la fois, car tous les appeaux n'ont pas le même rôle uniforme. Une erreur trop souvent commise fait que certains croient bien agir en plaçant tous leurs appeaux, sans exception, sur les arbres les plus hauts, sous prétexte, disent-ils, que ces appeaux ainsi perchés ne peuvent pas manquer d'être vus. Ceux-là se trompent, et nous verrons plus loin pourquoi.

Auparavant, il convient de bien différencier les deux sortes de systèmes d'appeaux nécessaires à une palombière au fusil.

1° Appeaux de pointe ou semets :

Leur rôle est d'attirer les palombes passant haut ou loin de la chasse, ou de faire rebrousser chemin à celles qui, insensibles aux appeaux d' « attaque », semblent continuer leur route.

Parmi tous les appeaux, eux, et eux seuls doivent être placés sous les arbres les plus hauts,

mais pas nécessairement à la cîme de ces arbres. Pour éclairer notre exposé, prenons des exemples simples.

Supposons un semet situé en position Nord, par rapport à la cabane. C'est l'appeau d'attaque pour tous les vols hauts venant du Nord et à peu près au-dessus de la chasse. Cet appeau ne doit être vu des palombes que jusqu'à l'instant précis où celles-ci l'ont dépassé. Autrement dit, toute palombe qui, après un vaste demi-cercle, arrive du Sud pour se poser face au vent supposé de Nord-Sud, ne doit plus voir cet appeau. Par conséquent, dans ce cas, le semet sera situé sur le flanc Nord de l'arbre, à un mètre environ au-dessous de la cîme, celle-ci devant cacher l'appeau par le Sud. Sur un semet en position Sud, la disposition sera exactement inverse.

On placera les semets de pointe de préférence sur les pins, ces derniers étant souvent plus hauts que les chênes et offrant plus de commodités pour la pose de ces appeaux. On peut considérer qu'un semet perché sur un pin de 20 mètres, commande dans un rayon considérable qu'on peut évaluer entre 400 et 500 mètres.

Quelle peut être, dans une palombière type, la position des semets par rapport à la cabane ? On distinguera des semets de devant et des semets de derrière. Les premiers seront placés en position avancée, l'un à droite, l'autre à gauche de la cabane, c'est-à-dire sensiblement en direction Nord-Est et Nord-Ouest.

Le mieux est de les placer le plus loin possible, de chaque côté, mais sans jamais perdre de vue

deux inconvénients majeurs : l'appeau trop éloigné est difficilement maniable et est à la merci de l'attaque soudaine de l'épervier contre lequel le fusil du chasseur sera impuissant. La distance d'un semet à la cabane varie de 50 à 150 mètres ; 70 à 80 mètres est une bonne moyenne, largement suffisante.

Les semets de derrière, ou de retour, ont pour rôle essentiel de faire rebrousser chemin aux palombes que les premiers appeaux n'ont pas attirées, ce qui arrive fréquemment, surtout certains jours où, poussées par le vent du Nord, les palombes passent très hautes.

Il est inutile de multiplier les semets de retour et le plus souvent un seul placé en position Sud, à 60 ou 80 mètres de la cabane, suffit largement. Un bon appeau ainsi placé, manœuvré à bon escient, a une puissance attractive considérable. Il est fréquent de voir des vols que l'on croyait définitivement perdus, opérer un vaste demi-tour et revenir de 500 mètres et plus sur la chasse.

Semets de cabanes :

Comme leur nom l'indique, ils sont placés au-dessus de la cabane. Celle-ci est située sur un chêne ; l'installation des appeaux sera grandement facilitée et il sera possible de monter une batterie de plusieurs semets sans appareillage compliqué.

L'importance des semets de cabane est, pour certains, contestable. Nous estimons, quant à nous, pour l'avoir mainte fois vérifié, qu'une bon-

ne batterie de 4 à 6 pigeons manœuvrant simultanément est un atout majeur pour une palombière et a le gros avantage de permettre de réduire au minimum le nombre des appeaux de pointe. Nous connaissons des chasseurs qui ont délibérément supprimé ces derniers. C'est là un point très appréciable lorsqu'on sait les difficultés et aussi les risque que représente la pose d'un appeau au sommet d'un arbre.

Le rôle principal de la batterie de cabane consiste à attirer les vols passant au-dessus de la chasse. Ce rôle sera capital si les palombes passent très haut. Dans ce cas, il y a peu de chances qu'elles tiennent compte d'un ou même de plusieurs appeaux isolés. Le chasseur a beau manipuler désespérément ses appeaux de pointe, les belles passagères restent insensibles et continuent leur route. Par contre, si elles voient au-dessous d'elles 4 ou 5 paires d'ailes groupées en battant doucement ensemble, elles hésiteront rarement à descendre. Il est superflu d'ajouter qu'une telle installation rend tout à fait inutile la présence d'un semet de pointe en position Nord. Bien plus, il est très fréquent que les seuls pigeons de cabane fassent arriver des vols passant à des distances considérables à droite ou à gauche de la cabane.

2° Appeaux de pose :

Si le rôle des appeaux de pointe et de cabane est d'attirer et de faire baisser les palombes, celui des appeaux de pose consiste à inviter les oiseaux, déjà mis en confiance, à venir « s'embrancher » dans les arbres. Ces appeaux, qui seront obliga-

toirement des palombes aveuglées, sont placées sur des raquettes mobiles à très courte oscillation, appelées « papillons de pose ». La manœuvre de ces appeaux doit toujours être mesurée et même parfois discrète, sous peine d'affoler, sans espoir de retour, les palombes qui s'apprêtaient à se poser. C'est pourquoi, tirer correctement les ficelles, est un art qui exige une connaissance parfaite de chaque appeau en particulier, tous ne réagissant pas de manière identique au balancement du « papillon ». Les uns, au moindre coup de tirette, agitent doucement les ailes, imitant parfaitement le bruissement léger de la palombe qui se se pose : ce sont les meilleurs appeaux.

D'autres ne consentent à agiter leurs ailes que lorsque la raquette est à bout de course et que la rupture d'équilibre est complète. Méfiez-vous de ceuxlà ; ils font souvent trop de bruit et le claquement sec de leurs ailes est le bruit de départ précipité de la palombe effrayée. On comprend la suite.

Où doit-on placer les appeaux de pose ?

Dans une chasse au fusil, leur situation est imposée par les limites du champ de tir, autrement dit par la portée moyenne efficace de l'arme. La plus belle portée dans le tir de la palombe, est de 15 à 35 mètres. Il faudra donc disposer les appeaux de pose dans ce rayon.

Il va de soi que le nombre et la hauteur des arbres, l'importance de leur feuillage, la disposition générale des lieux sont autant de facteurs qui laissent à l'intuition du chasseur toute lati-

tude. Choisir l'emplacement des appeaux est un art qui ne s'acquiert qu'avec beaucoup d'expérience.

Il faudra donner la priorité aux arbres les plus hauts. S'il s'agit de chênes, il faudra éviter ceux dont le feuillage trop touffu cacherait complètement les palombes à la vue du chasseur. Si l'arbre est vraiment beau, on l'éclaircira jusqu'à ce que la visibilité soit suffisante. Il n'est pas nécessaire que le nombre d'arbres de pose soit très élevé : un devant, un derrière et un de chaque côté de la cabane suffisent amplement.

A quelle hauteur doit-on placer les appeaux de pose ?

L'expérience a montré qu'un appeau de pose placé tout à fait à la cime d'un arbre est très souvent la cause de désagréables surprises. Il a, certes, le gros avantage d'être très bien vu de tous les côtés, mais lorsque les palombes l'ont aperçu, elles volettent autour de lui et, s'il souffle le moindre vent, elles « glissent » et vont se poser plus loin, souvent hors de portée du fusil. Pourquoi, ce phénomène ? Parce que la palombe a toujours tendance à se poser à hauteur ou au-dessus de l'appeau. Si celui-ci est à la cime du chêne, on conçoit que la pose devienne difficile. Certes, sur un vol assez important, on parvient bien à poser quelques palombes, mais seulement une très faible partie de ce que l'on devrait normalement poser. Voilà pourquoi l'appeau de pose ne doit jamais se trouver à l'extrême sommet de l'arbre.

Sur un gros chêne, la meilleure solution semble être de placer l'appeau sur le flanc de l'arbre qui fait face à la cabane, à 2 mètres environ du sommet du chêne. S'il s'agit d'un chêne de devant, cet appeau sera inévitablement vu des palombes arrivant de derrière pour se poser face au vent et qui, sans hésiter, se jetteront presque toutes sur la cîme du chêne.

L'idéal serait qu'à côté de chaque grand chêne de pose, se trouve un autre chêne légèrement moins haut. Dans ce cas particulier, il faut placer l'appeau sur le chêne le plus bas, car presque toujours, les palombes se poseront sur le chêne le plus haut.

Mécanisme du montage et de la manœuvre des appeaux.

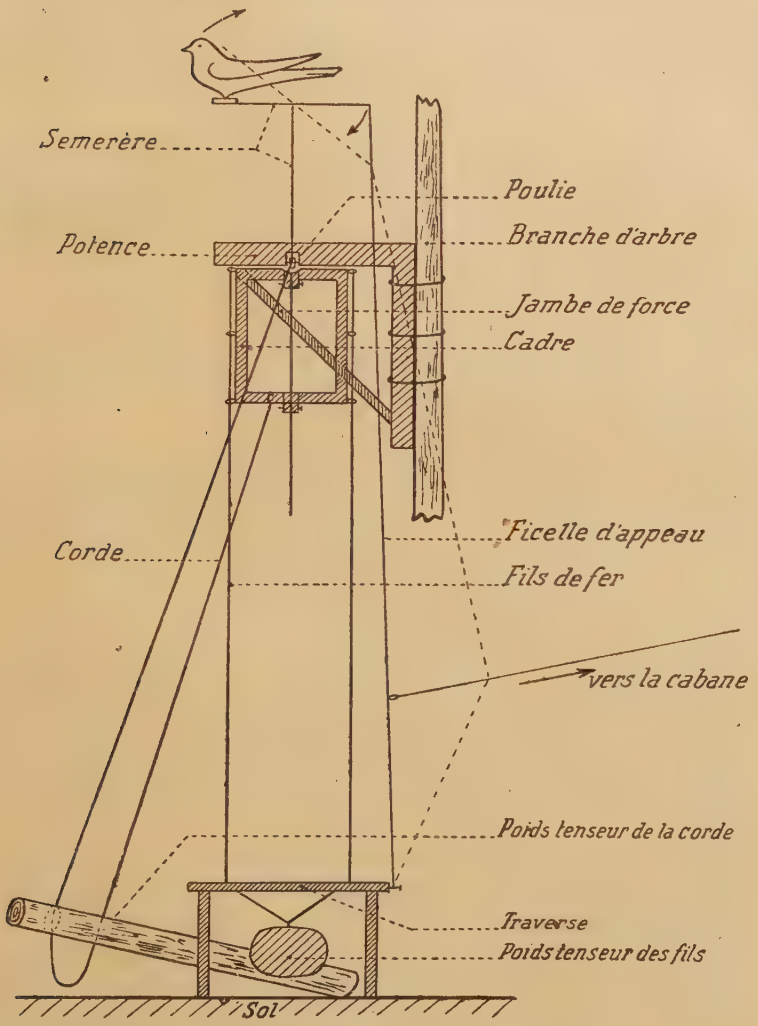
Les « mécaniques » :

Par le nom bizarre de mécaniques, on désigne l'ensemble du dispositif destiné à conduire les appeaux dans les rameaux des arbres.

La mise en place de ce dispositif est bien l'opération la plus difficile et la plus dangereuse parmi celles que nécessite la construction d'une palombière.

Dès que l'on a minutieusement choisi l'arbre qui portera l'appeau, il faut grimper jusqu'au sommet de cet arbre, afin de ménager un passage au cadre et à ses accessoires. Dans ce but, il faudra scier toutes les branches susceptibles de constituer un obstacle à la montée de l'appeau. Une fois le passage ménagé, on installera la mécanique.

SCHÉMA DU MONTAGE D'UN APPEAU



Celle-ci comprend essentiellement :

1° La potence ; 2° La poulie ; 3° Le cadre ; 4° Les fils de fer ; 5° La traverse ; 6° Le poids ; 7° La corde ; 8° Les ficelles ; 9° La semerère.

Il serait tout à fait fastidieux de décrire, dans le détail, chaque pièce de cet assemblage. Nous limiterons donc cette description au minimum nécessaire à la compréhension du texte.

La potence est une traverse horizontale, clouée à une ou deux branches de l'arbre et consolidée au besoin par une jambe de force. Son rôle est de limiter la montée du cadre et de soutenir les fils qui servent de rails à ce dernier.

La poulie est placée au-dessus ou au-dessous de la potence. Elle guidera la corde chargée de faire monter le cadre.

Le cadre, est un assemblage de quatre montants de bois formant carré ou rectangle. C'est là le modèle le plus simple, car, depuis la création des mécaniques en 1850, on a essayé de très nombreux types de cadres de différentes formes, en fer comme en bois. Ses deux qualités doivent être : légèreté et solidité suffisantes pour qu'il soit strictement indéformable. Le cadre devant glisser le long des fils de fer, il sera muni, à cet effet, de quatre pitons, deux en haut et deux en bas.

Le but du cadre est de monter la semerère, c'est-à-dire l'ensemble formé par l'appeau et son support. Il faudra donc adapter la semerère au cadre. Ici, encore, les procédés sont nombreux et plus ou moins perfectionnés. Les meilleurs sont les plus simples, ceux qui permettent de fixer ou d'enlever la semerère en quelques secondes, de modifier au besoin la hauteur de l'appeau en élevant ou en abaissant la tige verticale qui supporte le semet.

Les fils de fer sont fixés à la potence de chaque côté et à égale distance de la poulie. La distance qui les sépare est égale à la largeur du cadre. Les fils de fer, passés dans les pitons, servent de rails pour conduire l'appeau à la cîme de l'arbre.

Les fils, une fois fixés par leur extrémité supérieure, sont dirigés verticalement vers le sol. Il faut alors les tendre. A cet effet, on plante solidement dans le sol, deux piquets qui dépasseront de 0 m. 50 environ. On cloue, sur les piquets, une traverse dans laquelle on perce deux trous distants d'une longueur égale à la largeur du cadre. Les deux fils de fer seront passés dans ces trous et noués ensemble au-dessous de la traverse. Au point de réunion des deux fils, on accrochera un poids, qui n'est, le plus souvent, qu'une grosse pierre. Le poids a pour but d'exercer sur les fils une tension parfaite qui facilitera la montée et la descente du cadre.

Cette montée et cette descente s'effectuent au moyen d'une solide corde dont une extrémité s'attache au centre du montant supérieur du cadre et l'autre au centre du montant inférieur. Sa longueur égalera le double de la distance de la poulie au sol, l'anse inférieure qu'elle forme ne devant pas, toutefois, atteindre le sol. A cette anse, on accroche un poids ou plus simplement une branche d'arbre suffisamment lourde pour maintenir une tension suffisante qui compensera les allongements et les raccourcissements dûs aux variations de l'humidité de l'air. Ainsi, le cadre ne baissera jamais et il sera inutile de venir retendre les cordes.

Pour comprendre ce qu'est une semerère, imaginons un T ou mieux une balance à fléaux supérieurs. A l'extrémité d'un des fléaux, la raquette, plateau grillagé qui sert de perchoir à l'appeau. A l'autre extrémité s'attache la ficelle qui, tirée de haut en bas, fera basculer la raquette, de telle sorte que l'appeau, déséquilibré, battra des ailes jusqu'à ce que le fléau soit revenu en position horizontale.

La ficelle, une fois attachée à la semerère, sera dirigée verticalement vers le sol. Après l'avoir tendue convenablement, on l'enroulera à une pointe clouée horizontalement à la traverse qui supporte le poids tenseur des fils. Cette ficelle sera munie, à deux mètres du sol environ, d'un œillet, auquel on attachera une seconde ficelle qui rejoindra, en droite ligne, le tableau de commande des appeaux situé dans la cabane. On conçoit, aisément, qu'une légère traction effectuée depuis le poste de guet fait manœuvrer l'appeau.

Pour en terminer avec cette description quelque peu indigeste, mais nécessaire, nous dirons que, tout récemment, un nouveau modèle de mécaniques, qui allie à une étonnante simplicité une robustesse à toute épreuve, a fait son apparition dans les palombières. Disons, simplement, que ce procédé moderne mérite de retenir l'attention des vieux paloumayres, fidèles aux méthodes d'un autre siècle, et qu'il est appelé, dans un proche avenir, à révolutionner la technique si délicate du montage des appeaux.

L'Art de Manœuvrer les Appeaux :

Manœuvrer les appeaux « semerer » en terme technique, est bien l'opération la plus délicate de la chasse à la palombe. Elle requiert, de la part du chasseur, un parfait sang-froid et un doigté qui ne s'acquièrent qu'avec l'expérience. C'est si vrai que, neuf fois sur dix, les échecs de la pose viennent d'une manœuvre défectueuse des appeaux.

Entendons-nous bien : il est des vols de palombes que le chasseur le plus expert ne pourra faire poser par fort vent de Sud, par exemple où les vols rasent les arbres sans s'arrêter. Mais un vol qui répond au premier coup d'appeau, qui est donc animé des meilleures intentions, doit normalement se poser s'il est semeré convenablement.

Sur cette manœuvre, dont l'importance est capitale, nous nous contenterons d'énoncer quelques principes simples, sans entrer dans les détails, ceux-ci étant avant tout affaire d'intuition.

Premier point : Ne jamais s'affoler lorsqu'on voit arriver un vol de palombes et prendre le temps de choisir les tirettes des appeaux que l'on va semerer.

Si le vol arrive en face de la cabane et par vent faible, laissez-le s'approcher jusqu'à 100 mètres environ. S'il souffle un fort vent du Sud, attaquer le vol avec les appeaux de pointe les plus avancées, de façon à le ralentir et à le faire baisser au maximum, les palombes, dans ce cas, devant poser de face sur leur lancée. Si le vol est haut, montrez le plus d'appeaux possible en

même temps, mais sans brusquerie ; si vous disposez d'une importante batterie de cabane, elle vous sera dans ce cas d'une grande utilité. Dès que les palombes ont « pris », c'est-à-dire que le vol se disloque et commence à planer pour se poser, à ce moment-là, seulement, ne manœuvrez plus que les papillons de pose à courte oscillation et ne lâchez tout qu'à l'instant où quelques palombes sont déjà posées. Ces dernières seront les meilleurs appeaux pour celles qui volètent encore avant de s'embrancher.

Si le vol passe bas, ne montrez pas beaucoup d'appeaux ; ceux de pose suffiront, à moins que le vol passe assez loin à droite ou à gauche. Dans ce cas, semerez de l'appeau situé le plus près du vol. Si les palombes répondent, donnez doucement des appeaux de pose.

Si le vol passe haut et loin, semerez tous les appeaux à la fois, jusqu'à ce que les palombes les voient. Si leurs intentions sont bonnes, elles décriront un large demi-cercle pour arriver sur la chasse.

Il ne faut surtout pas oublier, quand on manœuvre les appeaux, que la palombe se pose toujours face au vent. C'est pourquoi il ne faut pas lever indistinctement n'importe quel appeau, mais seulement ceux qui présentent leur poitrine au vent ; ceci, parce que la palombe est très méfiante et aussi parce qu'un appeau qui n'a pas le vent en face agite mal ses ailes ; il s'emballe, commet des fautes, ce qui a le don d'épouvanter les palombes au lieu de les inviter à se poser.

Nous pourrions ajouter que, selon la direction

du vent, il vaut mieux semerer tel ou tel appeau. Ainsi, par passage Nord-Sud et par vent Nord, levez les appeaux de pose de devant, parce que ceux-ci sont les mieux visibles aux palombes revenant par derrière pour se poser « au vent ». De même, par vent du Sud, donnez les appeaux de derrière pour la même raison ; par vent d'Est, les appeaux de droite et ainsi de suite.

Ce ne sont pas là des règles immuables, et certains peuvent penser différemment. C'est avant tout un question de visibilité des appeaux : un appeau vu de partout peut être manœuvré sans crainte de faute, qu'il soit devant ou derrière, mais seulement s'il est au vent, car cette règle, elle, ne souffre pas d'exception.

Dernier point important : ne pas abuser de l'appeau de retour, surtout si les palombes sont basses ; leur lever cet appeau sous le ventre est le meilleur moyen de ne pas les faire revenir.

On ne doit semerer l'appeau de retour que lorsque les palombes passent hautes et sont restées insensibles à la manœuvre des appeaux d' « attaque ».

Nous connaissons de vieux paloumayres qui souriront à la lecture de ces lignes. Semerer est bien un art, difficile à mettre en pratique pour le chasseur et encore plus difficile à décrire, noir sur blanc, par de pauvres mots.

Le Choix des Appeaux. — Son Importance :

La perfection des appeaux est l'une des conditions nécessaires à la réussite d'une chasse. On conçoit, dès lors, l'importance de leur choix.

Un bon appeau doit réunir certaines conditions, tant physiques que morales.

Au physique, la palombe doit être bien proportionnée et vigoureuse. Ses griffes, point très important, seront sèches, nerveuses, aptes à serrer puissamment la raquette sur laquelle elle sera placée. Une palombe puissante des jambes et « griffant » bien, est déjà la moitié d'un bon appeau.

On recherchera les ailes longues, dont les plumes, aux extrémités, se croisent au repos. Le plumage devra être net et lustré, signe d'une parfaite santé.

Au moral, on ne choisira que les palombes calmes, celles qui se laissent caresser sans mouvements de défense ou d'affolement lorsqu'elles sont aveuglées. Il faudra éliminer impitoyablement tout appeau qui, après quinze jours de mise sur barre se pend, c'est-à-dire est incapable de garder son équilibre. Il ne s'améliorera pas et fera le désespoir du chasseur.

Il faudra également écarter, en période de chasse, l'appeau qui « sent » les palombes, c'est-à-dire qui manifeste sa joie par des battements d'ailes inconsidérés dès qu'il sait que des congénères sont posées autour de lui. Il est, paraît-il, un remède à ce mal : boucher les oreilles de l'appeau avec un tampon de coton.

Quant à l'âge des appeaux, les avis sont assez partagés. En règle générale, les jeunes palombes sont moins farouches que les vieilles. Mais une palombe trop jeune est souvent fragile et manque

de robustesse. « In médio stat virtus ». On choisira donc les palombes entre deux âges, sans dédaigner, toutefois, les jeunes qui se signalent par une robustesse parfaite et les vieilles au calme olympien.

Quant aux pigeons qu'on emploie surtout comme appeau de loin et pour les batteries de cabane, ils seront tels que, par leur taille et leur couleur, ils se rapprochent le plus possible d'une palombe.

Volière — Nourriture — Plumage :

Le véritable «« paloumayre » conserve ses appeaux en volière, entre deux saisons de chasse. Or, d'une volière bien construite et bien aménagée, dépend pour beaucoup le parfait état de santé, qui est la qualité essentielle d'un bon appeau.

La volière doit être le plus vaste possible. Deux mètres sur toutes les dimensions suffisent pour vingt palombes (T. Audebert). Elle sera construite toute en bois de préférence. et il faudra proscrire tout ce qui est mur ou grillage : la palombe, qui est essentiellement sauvage, est souvent sujette à des frayeurs, principalement nocturnes ; elle se jette alors violemment contre les parois de la volière ; si ces parois ne sont pas parfaitement lisses, les appeaux risquent de s'abîmer la tête et surtout le moignon des ailes.

Donc, pas de mur, pas de grillage, tout en bois. Des barreaux ronds comme perchoir, sur le sol une bonne couche de sable blanc. Le toit recou-

vert de tuiles ou de carton bitumé. AUDEBERT préconise de laisser dans le toit un espace de 0 m. 50, orienté au Midi et fermé par des barreaux rapprochés, afin de permettre aux palombes de se mouiller en temps de pluie.

La volière sera munie de deux auges en zinc, faisant tiroir vers l'extérieur, ce qui permettra de les nettoyer facilement sans entrer. L'une des auges recevra la nouriture, l'autre la boisson.

Enfin, comme ouverture, une seule porte, suffisamment grande, pour qu'une personne puisse facilement y passer en se baissant un peu.

La lumière excite les palombes ; c'est pourquoi on s'efforcera de les maintenir dans une demie obscurité permanente.

Il va de soi que la volière doit être maintenue en parfait état de propreté, la mauvaise hygiène étant la première des causes favorisantes de la plupart des maladies. On fera donc un nettoyage complet des auges une fois par semaine, afin de les débarrasser des déjections que les oiseaux ne manquent pas d'y déposer. On renouvellera, de temps en temps, la couche de sable qui recouvre le sol. Enfin, point très important, on ne saurait trop recommander de désinfecter complètement la volière, au moins une fois tous les trois mois. Dans ce but, on pourra faire un choix :

— Un lavage de toutes les parois avec une solution d'eau de javel à 5 %, ou mieux avec de la soude caustique à raison de 1 litre de soude commerciale diluée dans 100 litres d'eau.

— Une vaporisation de la volière avec la solution suivante :

— Eau . . . . . 1 litre
— Formol . . . . . 2 litres
— Permanganate . . . . . 2 kg.

— Un badigeonnage au lait de chaux.

Ces différentes méthodes donnent de bons résultats. On complètera par une pulvérisation des parois d'une solution à 1 ou 2 % de D. D. T., insecticide et antiparasitaire de choix.

Les auges, enfin, seront ébouillantées après chaque nettoyage.

Quant à la nourriture des appeaux, elle sera constituée essentiellement de grains. Parmi ceux-ci, le froment est certainement le meilleur et devra être l'aliment de base. On pourra lui adjoindre, de temps en temps, du sarrazin, de la graine de sorgho, du chanvre ; très peu de seigle et de maïs. Le premier anémie et s'il est donné seul, entraîne à la longue des troubles par carence vitaminique. Le maïs a l'inconvénient de trop engraisser les palombes et entraîne, sous les ailes, la formation de bourrelets adipeux qui finissent par crever, s'ulcèrent et amènent souvent la perte de l'oiseau.

Une diète hydrique de 24 heures, tous les quinze ou vingt jours est recommandée. Comme boisson, de l'eau pure et renouvelée tous les jours.

Mais, pour minutieux que soient les soins apportés aux appeaux, au bout de quelques mois de volière, leur toilette laisse souvent à désirer. Les

plumes de la queue et des ailes, en particulier, s'usent et s'abiment au contact du sol et des parois. C'est pourquoi il est nécessaire d'effectuer le plumage des palombes afin d'avoir, la saison de chasse venue, des appeaux irréprochables.

Le plumage s'effectue traditionnellement à la fin du mois de juin. Rien de plus simple : on arrache délicatement toutes les grandes plumes de la queue et des ailes, les bonnes comme les mauvaises. Les palombes se remplumeront dans le courant de l'été et seront fin prêtes pour le début de la chasse.

Mise sur barre et aveuglement des *Appeaux* :

Après des mois de volière, les palombes ne seront aptes à jouer leur rôle d'appeaux qu'après un entraînement préalable. La mise sur barre constitue cet entraînement indispensable. La barre est un liteau de section carrée ou rectangulaire sur lequel sont fixées des rondelles de liège trouées en leur centre. Le liège sert de perchoir à l'appeau et lui permet de s'agripper.

Le trou livre passage au chef libre des « chaussettes » qui entravent les pattes des oiseaux. Il fait face à un orifice de calibre identique percé dans la barre. L'appeau, une fois placé sur le liège, sera maintenu par un simple nœud du chef libre de la chaussette au-dessous de l'orifice inférieur de la barre.

La palombe étant un oiseau essentiellement craintif, il est nécessaire de l'aveugler, car c'est là l'unique moyen de la maintenir calme. Les an-

ciens chasseurs de palombes aveuglaient leurs appeaux en leur épinglant les paupières. Si nous mentionnons ce procédé barbare, c'est pour le réprouver formellement, car il est encore, hélas, pratiqué, aujourd'hui, malgré la défense de la loi et des arrêtés préfectoraux. Pourquoi mutiler horriblement et définitivement ces jolis oiseaux, alors que nous avons un moyen, à la fois simple et humain, de les priver temporairement de la vue ; le commerce livre des casques et des œillères en celluloïd, très faciles à ajuster et à fixer avec quelques gouttes de collodion. Une gouttière inférieure permet l'écoulement permanent de sécrétions oculaires et l'aération, évitant ainsi toute affection de l'œil, alors que l'épinglade entraîne, très souvent, une ophtalmie purulente et la perte définitive de la vue.

L'appeau aveuglé est généralement calme. Il perd souvent l'équilibre les premiers jours, mais s'habitue vite à cette situation nouvelle pour lui. Comme les chutes sont inévitables au début, la barre devra être maintenue à quelques centimètres à peine de terre, de façon à ce que l'appeau qui se pend puisse appuyer sa poitrine sur le sol.

Il n'est jamais trop tôt pour mettre les appeaux sur barre. Certains le font trois semaines avant la chasse. C'est parfait, mais non nécessaire. Dix à quinze jours sont largement suffisants pour faire de bons appeaux. Tout appeau qui, après ce délai. s'agite, bat des ailes sans raison ou perd l'équilibre au moindre mouvement de la barre, doit être éliminé impitoyablement. Pour AUDEBERT, dix palombes sur vingt, sont susceptibles de faire de très bons appeaux. Sur les dix restantes,

six sont douteuses et quatre franchement mauvaises. Ceci n'est qu'une moyenne susceptible de grosses variations.

Nourriture des Appeaux de barre — Accidents :

L'appeau de barre, privé de sa vue, est incapable de se nourrir seul. C'est pourquoi, le chasseur doit savoir « gorger » ses appeaux. Cette opération, apparamment facile, nécessite une certaine habitude. La technique en est la suivante : remplir le creux de la main de graines que l'on introduit ensuite dans la bouche ; puis saisir entre le pouce et l'index de la main gauche la mandibule supérieure du bec de l'oiseau tout en appuyant légèrement l'avant-bras sur son dos, afin de réduire les mouvements de défense de la palombe ; opérer de la même façon avec les mêmes doigts de la main droite, sur la mandibule inférieure. Ouvrir largement le bec, y appliquer la bouche et propulser les graines par un mouvement combiné des lèvres et des joues analogue à celui que l'on fait en soufflant dans une trompette. Il faudra éviter d'introduire trop d'air en même temps que les graines : l'air insufflé de force, entraîne de l'emphysème pulmonaire qui peut compromettre la santé de l'appeau.

La nourriture que l'on fera ingurgiter ainsi aux appeaux, est bien définie : c'est la petite fève ou féverolle, qui est à la palombe ce que l'avoine est au cheval. D'une haute teneur en éléments azotés, elle donne à l'appeau vigueur et résistance et ne l'engraisse pas. On pourra, sans inconvénients, adjoindre à cet aliment des glands, fruits du chêne, dont la palombe raffole.

Il conviendra de ménager une transition entre le régime de volière et le régime de barre. Les premiers jours, on donnera, par exemple, moitié froment et moitié fèves. On diminuera progressivement le froment pour ne plus donner que des fèverolles.

Cette alimentation sera poursuivie pendant toute la période de chasse dans les mêmes conditions, en observant cependant une règle : en chasse, bien gaver les appeaux le soir, mais très peu le matin, ceci pour la raison simple qu'un appeau repu travaille mal, et digère très mal s'il travaille trop.

La quantité de graines à donner pour un repas moyen est approximativement la valeur du creux de la main ; mais il faut toujours avant de gaver palper le jabot de la palombe pour voir si elle a bien digéré le repas précédent. S'il reste des graines dans le jabot, il vaut mieux laisser la palombe sans nourriture, sinon gare à l'indigestion qui, si l'on ne s'en aperçoit pas assez tôt, est très souvent mortelle.

Quant à la boisson, ce sera de l'eau très pure que l'on habituera les palombes à boire dans un verre. Etonnées, ennuyées même les premiers jours, qu'on leur tienne le bec dans l'eau, elles comprendront très vite et boiront seules joyeusement.

Quelques Affections des Palombes :

Il n'est pas dans notre intention de faire rentrer dans le cadre très restreint de cet ouvrage, toute la pathologie de la palombe. Nous nous conten-

terons d'exposer très brièvement quelques affections que le chasseur rencontre le plus fréquemment sur ses appeaux, et d'en indiquer le traitement le plus simple. Nous y avons adjoint deux maladies, souvent méconnues des chasseurs, et dont l'intérêt ne saura leur échapper : l'aspergillose et la tuberculose.

1° *Diphtérie :*

Elle se manifeste le plus souvent en automne et en hiver, principalement pendant les années humides. Elle se traduit par la formation de fausses membranes au niveau de la bouche et des premières voies respiratoires. La déglutition est très gênée et la respiration devient difficile. La palombe fait alors entendre un sifflement caractéristique. Le traitement consistera à enlever les fausses membranes à l'aide d'un tampon de coton imbibé d'une solution antiseptique qui sera au choix, de bleu de méthylène, de l'eau oxygénée, diluée au tiers, ou de la glycérine iodée. Mais la meilleure thérapeutique sera encore préventive et, à cet égard, la vaccination offre toutes les garanties de succès.

Il faudra compléter par une hygiène rigoureuse de la nourriture, de la boisson et des locaux d'habitation.

2° *Parasitisme intestinal :*

Lorsqu'une palombe maigrit, que ses déjections sont jaunâtres et surtout liquides, il faut toujours penser aux vers. Ceux-ci sont de deux sortes : des Cestodes ou vers plats et des Nématodes ou vers ronds.

Parmi les cestodes, communément appelés ténias, plusieurs genres parasitent la palombe. Citons parmi les plus fréquents :

— *Aporina Delafondi,* 14 cm. × 5 m,/m. — 4 ventouses.

— *Hymenolepis Serrata* — 8 crochets.

— *Hymenolepis Columbæ,* 8 cm. × 2 m./m.

— *Raillietina Micracantha,* 10 à 18 cm. × 1 m./m. double couronne de 200 crochets.

— *Raillietina Tunetensis,* 20 cm. × 1 m/m 5, double couronne de 180 crochets ; 5 ou 6 rangées de ventouses.

Parmi les vers ronds, le plus commun est *Ascaridia Columbæ,* qui mesure 2 à 3 cm. et parasite l'intestin.

Contre les ténias, plusieurs traitements sont possibles. On retiendra le mélange Kamala-noix d'arec à parties égales, 0,25 grammes de chaque pour une palombe adulte.

Contre les Ascarides, un seul traitement prime tous les autres par les résultats véritablement étonnants qu'il donne : la Thiodiphénylamine ou Phénothiazine ; la dose de 50 à 75 centigrammes par oiseau et par jour pendant 3 à 5 jours.

3° *La Goutte :*

C'est peut-être la plus grave maladie des appeaux en période de chasse.

Elle est dûe à un excès d'acide urique dans le sang et à des dépôts d'urate de soude au niveau

des articulations. La cause initiale est l'excès d'aliments azotés en particulier des fèverolles en période de chasse.

La goutte se traduit par des arthrites et péri-arthrites des pattes et des ailes, qui rendent l'appeau inutilisable. Elle entraîne à la longue de l'anémie, une diarrhée abondante et se termine souvent par la mort.

Le traitement, illusoire en période de chasse, est long et aléatoire. Il sera surtout hygiénique. On supprimera les protides et on donnera à la place des glands et de la verdure.

Pour diminuer l'acide urique et combattre l'acidose, on donnera du carbonate et du salicylate de lithine à 2 % et de l'eau bicarbonatée.

On peut essayer également l'iodure de potasium en solution à 4 % ; une cuillère à café par jour pendant huit jours (LESBOUYRIES).

4° *L'Aspergillose :*

Si nous mentionnons cette maladie, c'est parce qu'elle est très contagieuse à l'homme et qu'elle est trop souvent ignorée des chasseurs de palombes.

Elle est dûe à une moisissure de la famille des Aspergillacées, du groupe des Plectascales et de la classe des Eumycètes. Il s'agit de l'Aspergillus Fumigatus.

Ce champignon se présente sous la forme de filaments verdâtres cloisonnés, ramifiés et enchevêtrés, ayant l'apparence d'un duvet. De cette couche partent les éléments fertiles, qui sont des fila-

ments mycéliens dont l'extrémité se renfle et sur lesquels sont disposés des rameaux courts, les Stérigmates. Lorsque ceux-ci sont à mâturité, il s'en détache des spores, lesquels, disséminés et dans des conditions favorables de chaleur et d'humidité, donneront naissance à un nouveau Thalle filamenteux.

On trouve souvent des spores sur les grains, les pailles, les fourrages, ce qui explique la contamination des oiseaux.

Il convient de souligner que la spore ne peut se développer qu'à l'occasion d'une lésion de la muqueuse buccale. La moisissure gagne alors la trachée. les bronches et les sacs aériens, où elle détermine les lésions caractéristiques de l'aspergillose.

La palombe est réceptive au même titre que le pigeon. Le jeune âge est une cause prédisposante de la maladie.

Les symptômes sont ceux de la bronchite et de la pneumonie. La dyspnée et la soif ardente en sont les plus caractéristiques. L'appétit est nul, les palombes se mettent en boule, les plumes hérissées. Elles maigrissent rapidement, tandis qu'une diarrhée permanente les épuise. La mort survient dans une intervalle de une à plusieurs semaines.

Le diagnostic, si les lésions buccales sont apparentes, est relativement facile. Si ces lésions sont absentes, on aura recours à l'examen nécropsique.

On observe successivement :

Sur la trachée, les bronches et les sacs aériens, de nombreuses formations verdâtres qui obstruent les conduits aériens.

Dans les poumons, on note des lésions du type tubercule, de la grosseur d'un pois. Ces tubercules peuvent également tapisser la paroi costale. Ils ont l'aspect d'une formation grossièrement sphérique avec, au centre, une cavité contenant une sorte de magma. Chez le pigeon et la palombe, on retrouve souvent ces lésions également sur le foie.

Le pronostic doit être considéré comme grave. L'affection est presque toujours mortelle et se transmet rapidement à un grand nombre d'oiseaux.

L'aspergillose se transmet à l'homme par le gavage, c'est-à-dire en période de chasse. Elle est peu grave pour l'homme en bonne santé, mais très grave pour un sujet déjà affaibli par une maladie concomittante.

4° *La Tuberculose :*

Pratiquement méconnue par les chasseurs, cette affection des plus graves pour la palombe, nous intéresse tout particulièrement, depuis de récentes observations faites en 1948, par Achille Urbain et Geneviève Piette. Ces deux auteurs ont étudié une épidémie de tuberculose aviaire sur un lot d'oiseaux sauvages, comprenant :

— 6 Palombes ;
— 4 Tourterelles de bois ;
— 4 Perdrix grises ;
— 6 Cailles ;
— 8 Faisans communs.

Tous ces oiseaux ont présenté les mêmes symtômes : perte de la vivacité, diminution de l'appétit, amaigrissement accusé et chez certains sujets, une forte boiterie. Les derniers jours de leur existence, une diarrhée abondante apparaissait. A l'exception de deux faisans, d'une palombe, d'une caille, tous les oiseaux succombèrent dans un état d'épuisement le plus complet.

A l'autopsie, le foie se montrait littéralement farci de nodules blanchâtres dont la dimension variait de celle d'une tête d'épingle à un pois. La rate présentait des altérations comparables à des nodules jaunâtres répartis irrégulièrement sur l'organe.

Les follicules lymphatiques de la cavité abdominale étaient en grande majorité hypertrophiées, souvent en voie d'abcédation. L'intestin était toujours congestionné.

Il est à noter que les oiseaux survivants furent sacrifiés et que l'autopsie révéla sur le foie et la rate les mêmes lésions nodulaires que précédemment.

Des frottis effectués avec les diverses lésions ont mis en évidence, après coloration au Ziehl, de nombreux bacilles acido résistants.

L'ensemencement de ces lésions en milieu de Loewenstein a permis d'obtenir des cultures de bacilles tuberculeux aviaires. Avec une souche ainsi isolée, il a été inoculé des cobayes, des souris et des poules.

L'origine de cette grave infection semble être dûe à l'introduction, dans la volière, d'une tour-

terelle provenant d'un élevage décimé par une infection dont la nature n'avait pas été déterminée.

Nous livrons ces observations à la méditation des chasseurs de palombes, qui gardent leurs appeaux en cage durant l'intersaison. La tuberculose n'est pas rare chez les volailles et son extrême contagiosité en fait un très grave danger pour les palombes, même si leur cage n'est pas à proximité immédiate de leur poulailler.

Ceci valait d'être noté.

b) PALOMBIÈRES AU FILET

I. — Introduction :

Chasser la palombe au filet est l'art suprême. Poser les charmantes émigrantes sur les arbres n'est déjà pas si mal ; mais les faire descendre depuis les cîmes jusqu'au sol, les attirer, les trahir par des roucoulements amoureux, exige une virtuosité que seuls une longue patience et un sens aigü de la chasse permettent d'acquérir.

Résumons le problème.

Il s'agit, en premier lieu, de faire descendre les palombes sur les arbres. En somme, tout ce qui concerne la chasse au fusil décrite précédemment est valable pour ce premier acte de la chasse au filet.

Le deuxième temps, le plus difficile, consiste à inviter les oiseaux, grâce à divers artifices, à venir se poser sur un espace de terrain spécialement préparé, le « sol » bordé par une paire de filets tendus par des ressorts.

II. — Description Générale :

Une palombière au filet comprend essentiellement :

1° Une cabane comparable à celle d'une palombière au fusil, décrite précédemment ;

2° Des appeaux de pose identiques à ceux déjà décrits ;

3° Des appeaux de sol dits « poulets » et un appeau spécial dit « palombe de cabane ».

4° Des filets disposés le long d'un espace spécialement préparé et appelé « sol » ;

5° Des couloirs camouflés permettant d'aller de la cabane au « sol ».

Pour une meilleure compréhension de l'exposé, nous envisagerons successivement : La palombe de cabane, les appeaux de sol et les éléments caractéristiques d'une palombière au filet : couloirs, sols, filets.

La chasse, proprement dite, sera envisagée au cours de ces divers paragraphes.

III. — Les Appeaux.

Palombe dite de Cabane. — Son rôle :

A tout seigneur, tout honneur, car la palombe de cabane est bien l'appeau que le paloumayre entoure de ses soins les plus amoureux. Un bon appeau de cabane est une fortune, ce qui se conçoit lorsqu'on sait quel rôle il joue dans la chasse.

Un bout de bois de 0 m. 75 à 1 m. de long ; à

l'une de ses extrémités, une raquette sur laquelle est attachée la palombe : tel est l'appeau de cabane. Sa manœuvre est l'une des opérations des plus délicates de la chasse au filet. Que l'on songe que c'est le bruit de son battement d'ailes qui, seul, doit attirer ses congénères au sol. L'imitation doit être parfaite, sinon c'est la catastrophe, car si le chasseur se trompe, les palombes, elles, ne se trompent pas.

Comment manœuvrer la palombe de cabane ? Prenez votre manche d'appeau à mi-longueur. Caressez votre palombe qui est là, paisible sur sa raquette. Elle vous connaît, elle sera sage. Parez-là de manière qu'elle vous présente le dos. Levez-là jusqu'à 1 mètre de hauteur environ, puis abaissez-là assez rapidement, mais sans brusquerie, de sorte que son battement d'ailes ressemble au sifflement de la palombe qui amortit avant de se poser. Recommencez aussitôt après, à hauteur moindre, et d'un mouvement plus rapide pour imiter le claquement d'ailes plus sec de la palombe qui touche à terre. Celà donne à peu près ceci : vi vi vi vi vi - pa pa pa pa pa.

Regardez les palombes perchées sur les branches avoisinantes. Elles penchent la tête, étonnées, elles écoutent, puis soudain rassurées descendent d'un étage, oh ! bien timidement d'abord, mais il suffit d'une audacieuse pour que les autres la suivent.

On conçoit après ces lignes que le choix de la palombe de cabane doit faire l'objet de soins minutieux. Dans ce choix, une considération doit primer toutes les autres : le battement d'ailes doit être parfait.

Naturellement, la palombe de cabane ne sera sélectionnée que parmi les meilleurs appeaux et surtout parmi les plus calmes. Il faudra la caresser très souvent, lui parler afin de l'habituer à la présence de l'homme, ne jamais pester bruyamment contre le mauvais sort, afin de ne pas l'effaroucher. Le paloumayre aime passionnément la palombe de cabane, car elle est la fois la reine et l'espoir de la palombière.

Appeaux de sol dits Poulets :

Le « poulet » est une palombe destinée à prendre sa nourriture sur le sol, dans l'espace compris entre les filets. Elle jouit par conséquent de sa vue, et peut marcher. Mais elle ne doit pas pouvoir voler. A cet effet, elle est ce qu'on appelle « liée » de manière à remuer ses ailes le moins possible. Les poulets doivent circuler librement dans des couloirs grillagés disposés au milieu du sol et en bordure des filets. Ils ne sont lachés dans ces couloirs qu'au moment de la pose. Le reste du temps ils sont parqués dans un habitat appelé « piouquey », attenant à la cabane de sol, c'est-à-dire à l'extrémité élargie du tunnel qui conduit au sol. Le piouquey est mis en communication avec le sol par une petite rigole planchée, le « courriou ». Une trappe qui se lève et s'abaisse à volonté permet de laisser sortir les poulets ou de les retenir captifs dans le piouquey.

Le poulet, pour bien jouer son rôle, doit être pourvu d'un solide appétit et il faudra faire en sorte qu'il soit toujours affamé ; par conséquent, les poulets ne restent sur le sol que le temps strictement nécessaire pendant lequel ils joueront le

rôle d'appeaux. Pour mieux comprendre ce rôle, supposons un vol de palombes posées sur les arbres. Le chasseur, par les tunnels, se dirige vers le sol le plus rapproché des oiseaux. Deux coups d'appeaux de cabane : les palombes écoutent, puis se rapprochent. De branche en branche, elles descendent animées des meilleures intentions. C'est le moment d'abandonner l'appeau de cabane et de lacher les poulets.

Que font ces derniers ?

Affamés, ils se jettent sur le grain et les glands judicieusement dispersés sur le sol par la main du chasseur. Les palombes, alors, voient soudain le spectacle si tentant de ce festin royal. Les fatigues du voyage les ont mises en appétit. Quelle aubaine et pourquoi hésiter ! Et, tandis qu'à quelques pas d'elles, le chasseur, la main crispée, prête à déclancher les filets, ronge son impatience, les pauvres étourdies vont à leur perte.

Le nombre des poulets est très variable et dépend à la fois de la surface du sol et des possibilités de la chasse. En début de saison, ce nombre est forcément limité ; on l'augmente au fur et à mesure des prises. Une moyenne de huit à dix poulets par sol, est largement suffisante.

IV. — Les Éléments caractéristiques de la Palombière au Filet :

Couloirs ou tunnels :

Destinés à permettre au chasseur de circuler sans être vu de la cabane aux sols, ils doivent être suffisamment spacieux. On ne saurait mieux les

comparer à de longues tonnelles à solide armature de bois et camouflées au moyen de genêts et de fougères. La hauteur de l'armature peut être réduite en creusant dans le sol une tranchée de 0 m. 50 de profondeur. Mais c'est là un énorme travail, surtout lorsque la longueur des couloirs se chiffre par centaines de mètres, ce qui est courant dans les grandes palombières.

A proximité de chaque sol, le couloir s'élargit en habitacle de 2 mètres de côté environ : c'est la cabane de sol où sont entreposés la palombe de cabane et les commandes de déclanchement des filets. Le côté faisant face au sol sera muni d'une lucarne en store vert, qui permettra de surveiller facilement les évolutions des palombes et leur pose.

Les sols :

Le sol est l'emplacement sur lequel on attire les palombes pour le couvrir avec le filet.

Le choix de cet emplacement devra s'inspirer de plusieurs considérations. En premier lieu, le sol sera logé à la faveur d'un vide dans le bois. Si ce vide est insuffisant, on l'élargira. Il sera entouré, autant que possible de jolis arbres riches en branches. La tradition, probablement fondée sur une longue expérience, veut que les sols soient situés dans la partie comprise entre le Sud-Est et le Sud-Ouest, par rapport à la cabane, ceci parce que, d'après chasseurs, la palombe n'aime pas à revenir en arrière, et que, par conséquent, il ne faut pas chercher à l'attirer vers le Nord.

Ajoutons qu'il devra en être exactement du con-

traire pour les chasses qui pratiquent le passage de retour de mars-avril.

N'épiloguons pas, et ne touchons pas aux traditions...

Le sol est placé bien en face de la cabane de sol, et à une distance d'environ 4 mètres.

Ses dimensions varient entre 10 et 12 mètres pour la longueur, 4 et 6 mètres pour la largeur.

On les prépare généralement au printemps, de façon qu'il n'ait pas l'aspect d'une terre fraichement remuée. Certains y sèment du gazon, d'autres y transplantent de la bruyère ou de petits arbustes, d'autres, enfin, le laissent tel quel et se contentent de laisser agir la nature. Chaque solution a ses partisans.

Au centre du sol, un abreuvoir encastré dans la terre pour permettre aux palombes de se désaltérer. Sur les côtés, les « parcs » grillagés où circulent les poulets. Les parcs se rejoignent au « courriou », passage qui conduit au « piouquey » ou habitacle des poulets, situé dans la cabane de sol. Enfin, de chaque côté du sol et suivant sa longueur, les filets.

Une palombière moyenne comprend deux sols, mais certaines en ont trois et même quatre.

Les Filets :

Un filet se compose de deux pantes, l'une à gauche, l'autre à droite du sol.

La pose des filets est une opération délicate et il serait fastidieux d'entrer dans les détails. Disons

simplement que les deux pantes sont indépendantes l'une de l'autre, qu'elles sont tendues chacune par un ressort et qu'elles se rabattent l'une sur l'autre, de façon à se recouvrir partiellement sur une bande d'une largeur de 0 m. 50 environ. Par conséquent, les deux pantes ne doivent pas se fermer simultanément, mais l'une après l'autre, à une intervalle de l'ordre du dixième de seconde.

Chaque pante est solidaire d'un fort ressort à boudins en acier. Elle est maintenue tendue par un croc planté au sol et mobile, relié par un fil de fer à la « tirasse », simple manche de bois situé dans la cabane de sol et dont la manœuvre détend les filets. Ces derniers sont à mailles de 0,06 - n° 7. Leur teinte devra se confondre, autant que possible, avec le sol, et une fois tendus, ils seront repliés sur le côté du sol de façon à être complètement invisibles.

Accessoires de la palombière :

Il faut compter parmi ces accessoires la cabane où les appeaux seront rangés chaque soir sur leur barre. Elle sera suffisamment spacieuse et, précaution nécessaire, fortement cadenassée, car, ne l'oublions pas, les appeaux sont une fortune et toute fortune a ses envieux.

c) PALOMBIÈRES MIXTES

Ce sont celles qui combinent à la fois la chasse au fusil et au filet.

Une bonne palombière mixte doit avoir la cabane sur un arbre, de façon à pouvoir pratiquer un tir horizontal. Ces palombières ont certain

avantage. Lors de très gros passages, en ces heureux jours où les vols se suivent à une telle cadence, que le chasseur n'a plus le temps de respirer, la chasse au fusil est plus avantageuse. Poser un vol sur les arbres demande quelques secondes, si les palombes ont de bonnes intentions. Le temps pour chaque fusil de choisir sa victime et d'attendre le commandement du tir, et le tout est expédié dans un maximum de deux minutes.

« Travailler » un vol au filet demande, au contraire, beaucoup plus de temps : une demi-heure, une heure parfois. S'il y a gros passages, que de vols ne laisse-t-on passer. C'est pour ces raisons que, dans une palombière mixte, on ne chasse au filet que lorsque les vols sont suffisamment espacés. Mais si le passage se précipite et si les fusils sont nombreux, la parole est à la poudre et au plomb.

Les Vents et les Résultats de la Chasse :

Question épineuse entre toutes. Chacun a son avis et le défend farouchement. Nous donnerons le nôtre, fondé sur trois années d'observation.

1° *Vent d'Ouest :*

Le plus mauvais de tous les vents.

Passages pratiquement nuls. Résultats nuls.

2° *Vent du Nord :*

Très bon vent de passage. Vols souvent très grands et nombreux, mais passent généralement très haut. Résultats variables — ou très bons, ou médiocres.

3° *Vent d'Est :*

Le meilleur des vents. Vols très nombreux, passant à hauteur moyenne, s'arrêtant facilement, surtout par ciel couvert.

Très bons résultats.

4° *Vent du Sud :*

Très bon vent de passage, propice aux chasses abritées, mais souvent catastrophiques pour les autres, si ce vent est trop fort.

Très gros vols, passant très bas, souvent au ras des arbres. Résultats mélangés — ou très bons, ou très mauvais.

Les Palombières Basques :

Il faudrait tout un livre pour raconter leur histoire et en donner une description complète. Si nous les mentionnons, c'est surtout en raison de leur intérêt commercial, car c'est dans le pays basque qu'on prend le plus de palombes dont la plupart sont expédiées sur Paris et Bordeaux.

La palombière basque, ou Usategieta, n'a rien de comparable avec les modestes installations des chasseurs landais ou girondins. C'est une véritable organisation dont tous les membres sont actionnaires. En somme, ce n'est qu'une vaste entreprise commerciale, où l'art n'a que peu de place.

Les Basques s'étaient depuis longtemps aperçus que les palombes, pour franchir les Pyrénées, empruntaient des couloirs naturels tels que le col de Sare, par exemple. Ils eurent l'idée de fermer

ces couloirs dans leur partie la plus étroite, à l'aide d'immenses filets verticaux et d'obliger les palombes à venir s'y engoufrer. Dans ce but, des hommes placés sur les hauteurs bordant le col essayent par tous les moyens d'effrayer les malheureuses bêtes afin de les faire baisser ; tous les moyens sont bons : coups de fusils, hurlements en basque, et surtout le fameux épervier, disque de bois blanc, qu'on lance au-dessus des vols et qui plane, imitant grossièremnt la plongée du petit rapace. On sait que les palombes ont la terreur de l'épervier. Il leur suffit d'apercevoir cet instrument bizarre, piquant sur elles, pour qu'une véritable panique s'empare des vols qui, désemparés, rasent le sol sans s'apercevoir qu'elles volent à leur perte.

Cette chasse est, peut-être, spectaculaire pour le profane, mais le véritable chasseur ne peut l'aimer. Quant au paloumayre landais, il la honnit et la rend même responsable de la prétendue diminution des palombes d'une année à l'autre.

Il existe sept palombières principales dans le Pays Basque : Sare, Etchalar (près Sare), Le poeder (Les Aldudes), Lecumbery, Olobi, Lantabat et Lanne.

Nous avons sous les yeux une statistique de la palombière de Sare, portant sur les résultats de dix années de chasse. Elle donne une excellente idée à la fois de l'importance des prises et des importantes variations d'une année à l'autre.

Années	Palombes	Ramiers
1937	3.453	806
1938	7.822	1.257
1939	Chasse interdite	

1940	7.086	1.135
1941	2.685	855
1942	8.666	1.642
1943	4.452	804
1944	2.622	746
1945	3.524	694
1946	5.732	1.052
1947	3.901	921
1948	3.291	728

Quant à la plus grande prise journalière, elle fut effectuée le 19 octobre 1909, jour mémorable, par la palombière d'Etchalar, qui captura le chiffre fantastique de 6.544 palombes.

Il y a évidemment de quoi inquiéter les vrais amateurs de la chasse pour l'art. Qu'ils sachent cependant que ce n'est qu'une infime partie de ce franchit les Pyrénées et qui est exceptionnel qu'un vol entier soit pris dans les filets. Qu'ils se rassurent donc, car il y a toujours autant de palombes et le sensationnel passage de ce mois d'octobre 1949 est pour nous tous, chasseurs de Gascogne, riche d'espérance pour l'avenir.

CONCLUSION

Au terme de cette étude sur la palombe, cet oiseau si cher au cœur des Landais et des Basques, il nous faut exprimer à la fois un regret et un espoir.

Le regret de n'avoir pu développer davantage certains chapitres parmi les plus intéressants, tels que les migrations, la chasse à la palombe dans le Pays Basque et surtout la pathologie de la palombe. On comprend facilement les raisons de ces lacunes inévitables.

C'est pourquoi nous formulons l'espoir qu'un jour prochain un Gascon ou un Basque, amis comme nous de la palombe, reprenne l'un de ces chapitres pour en faire le sujet de sa thèse de doctorat vétérinaire.

Vu : *Le Directeur de l'Ecole Vétérinaire*
rapporteur,

P. PONS.

Vu : *Le Président de la Thèse,*
GRIMOUD.

Vu : *Le Doyen,*
LEFÈBVRE.

Vu et permis d'imprimer
Toulouse, le 7 décembre 1949
Le Recteur,
Président du Conseil de l'Université,
DOTTIN.

BIBLIOGRAPHIE

AUDEBERT (Tristan). — « La Chasse à la Palombe en Bazadais ».

BRIZARD. . . « Cours magistral de parasitologie », année 1947-48.

CATHELIN (Dr). — « La Migration des oiseaux ».

DARDIGNAC (A.). — « La Chasse à la palombe dans les Pyrénées ». (*L'Eleveur*, recueil 1926).

DHERS (J.). — « Palombes et rolliers ». (*L'Eleveur*, 1935).

LESBOUYRIES. — « La Pathologie des oiseaux ».

MUNSCH (R.). — « Le Sens de l'orientation chez les migrateurs ». (*L'Eleveur*, 1933).

OBERTHUR. — « Gibiers de notre pays ».

PESQUIDOUX (J. de). — « Chez nous ».

PICHOT (P.-A.). — « Les Mystères de la migration. (*L'Eleveur*, 1910).

URBAIN et PIETTE (G.). — « Nouvelles observations d'infection tuberculeuse chez divers oiseaux vivant en volière ». (*Revue de Médecine vétérinaire Alfort*, octobre 1949).

WITT (Jean de). — « En chassant des Landes aux Pyrénées ».

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 9

CHAPITRE PREMIER. — LA PALOMBE 11

Aspects et caractères ethnologiques 11

Habitat — Nourriture 15

Nidification 16

Variétés 17

CHAPITRE II. — MIGRATIONS — PASSAGES 19

I. — *Le grand problème de la migration* 19

Les théories de la migration 20

Faits d'observation 26

A) Influence de la lune 27

B) Influence des vents 28

C) Influence de la pression atmosphérique et de l'état hygrométrique 29

Aire de migration de la palombe 31

La migration de retour 34

II. — *Les passages dans le Sud-Ouest* 35

Incidences de la topographie sur les passages 36

Vitesse de vol de la palombe 38

La palombe voyage-t-elle la nuit ? .. 39

Nombre, époque et durée des passages 40

Peut-on pronostiquer un passage ? 41

CHAPITRE III. — La chasse a la palombe dans le Sud-Ouest — 45
Histoire et littérature 45
1° *La chasse à l'affût* 55
2° *Les palombières* 56
A) Palombière au fusil 56
Quelques affections des palombes 87
B) Palombière au filet 94
C) Palombière mixte 101
Les vents et les résultats de la chasse 102
Les palombières Basques 103

CONCLUSION 107

BIBLIOGRAPHIE 109

TABLE DES MATIERES .....